anxa
87-B
13243

Hachette's French Classics.

MÉROPE

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES

PAR

VOLTAIRE

With Grammatical and Explanatory Notes

BY

CHARLES DELHAVÉ, B. ès L.

NEW EDITION

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
LONDON : 18 KING WILLIAM STREET, CHARING CROSS
PARIS : 79 BOULEVARD SAINT-GERMAIN
BOSTON : CARL SCHOENHOF.

1895.
All Rights Reserved

REVISED PRICE: 6d. net (Cloth 10d.)

Hachette's French Classics.

Carefully edited by some of the most eminent French Masters in this Country, with Critical and Analytical Introductions, and Grammatical and Explanatory Notes.

(The Editors' Names are placed in Parentheses.)

SERIES I.—Price per Volume, 6d.; in Limp Cloth, 9d.

Boileau. L'Art Poétique. (BERTHON.)
—— Le Lutrin. (CLAIRIN.)
Brueys. L'Avocat Patelin. (MASSON.)
Corneille. Le Cid. (JULES BUÉ.)
—— Cinna. (HENRY TARVER.)
—— Horace. (BRETTE.)
—— Polyeucte. (MASSON.)
—— Le Menteur. (BUISSON.)
—— La Suite du Menteur. (DUPUIS)
Molière. L'Avare. (MASSON.)
—— Le Bourgeois Gentilhomme. (FRANCIS TARVER.)
—— Les Femmes Savantes. (ROCHE)
—— Les Fourberies de Scapin. (DE CANDOLE.)
—— Le Malade Imaginaire. (RAGON.)
—— Le Médecin malgré lui. (LALLEMAND.)
—— Le Misanthrope. (BRETTE.)
Molière. Les Précieuses Ridicules. (DUPUIS.)
—— Tartuffe. (JULES BUÉ.)
Musset. On ne saurait penser à tout. (MASSON.)
—— Il faut qu'une Porte soit ouverte ou fermée. (MASSON.)
Racine. Andromaque. (HENRY TARVER.)
—— Athalie. (BRETTE.)
—— Britannicus. (MASSON.)
—— Esther. (ROCHE.)
—— Iphigénie. (JULES BUÉ.)
—— Phèdre. (HENRI BUÉ.)
—— Les Plaideurs. (FRANCIS TARVER.)
Regnard. Le Joueur. (OGER.)
Sedaine. Le Philosophe sans le Savoir. (OGER.)
Voltaire. Mérope. (DELHAVÉ.)
—— Zaïre. (DE BUSSY.)

SERIES II.

Corneille, Horace. Translated into English Blank Verse by WALTER NOKES, interleaved with French Text, 2s. 6d.; Cloth, gilt edges, 3s. 6d.
——— Polyeucte, ditto, 2s. 6d.; Cloth, gilt edges, 3s. 6d.

Fénelon, Les Aventures de Télémaque. (TESTARD.) Books 1—3, Paper, 6d.; Books 4—5, Paper, 6d.; Books 12—14, Paper, 6d.

Labiche et Martin, La Poudre aux Yeux. Comédie en deux actes. (BURNBLUM.) Cloth, 1s.

La Fontaine, Fables. With Grammatical, Explanatory, and Etymological Notes. (TARVER.) 450 pages, Crown 8vo. Cloth, 2s.

Leclerq, Proverbes Dramatiques; L'Humoriste, ou, comme on fait son lit on se couche. La Journée Difficile, ou, Aide-toi, le ciel t'aidera. (BROWNE.) Cloth, 1s.

Montesquieu, De la Grandeur des Romains et de leur Décadence. (BARBIER.) Cloth, 2s.

Piron, La Métromanie. (TARVER.) Price 1s.; Cloth, 1s. 6d.

Voltaire, Histoire de Charles XII., with Notes and Maps. (MASSON.) Cloth, 2s.
——— Siècle de Louis XIV. in 3 Vols., with Notes and Maps; Chapitres I.—XIII. (V. OGER); Chapitres XIV.—XXIV. (V. KASTNER); Chapitres XXV.—XXXIV. (V. OGER). Each volume, cloth, 2s.

Hachette's French Classics.

MÉROPE

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES

PAR

VOLTAIRE

With Grammatical and Explanatory Notes

BY

CHARLES DELHAVÉ, B. ès L.

NEW EDITION

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
LONDON : 18 KING WILLIAM STREET, CHARING CROSS
PARIS : 79 BOULEVARD SAINT-GERMAIN
BOSTON : CARL SCHOENHOF.

1895.
All Rights Reserved

Lawrence & Symeox,
Hall's Yard, Little Wild Street, London,
Great Britain.

EX BIBLIOTHECA

FRANCES A. YATES

TO

F. W. WALKER, Esq., M.A.,

LATE FELLOW AND TUTOR OF CORPUS CHRISTI COLLEGE, OXFORD;

HIGH MASTER OF SAINT PAUL'S SCHOOL.

This Volume is respectfully Inscribed

BY

CHARLES DELHAVÉ.

Digitized by the Internet Archive
in 2014

https://archive.org/details/meropetragedieen00volt

VOLTAIRE

FRANÇOIS-MARIE AROUET DE VOLTAIRE, naquit à Châtenay, près de Paris, le 20 février, 1694, sous le règne de Louis XIV. Il était le fils de François Arouet, notaire et trésorier de la chambre des comptes, et de Marguerite d'Aumart. Plus tard il prit le nom de Voltaire, qu'il tira d'un petit domaine appartenant à sa mère.

A l'âge de 10 ans le jeune Arouet entra au collége Louis-le-Grand, dirigé alors par les Jésuites, où il se fit remarquer par ses talents et son ardeur pour le travail. Destiné à la magistrature, it fut placé à sa sortie du collége (1710) chez un procureur, mais une vocation précoce l'entraîna irrésistiblement vers les lettres et la poésie (1712).

Voltaire s'est raconté tout entier dans ces vers* :—

> Au sortir du berceau, j'ai bégayé des vers . . .
> D'autres ont fait des vers pour le plaisir d'en faire ;
> Je fus poëte malgré moi.

Après avoir été emprisonné deux fois à la Bastille (1717 et 1726), Voltaire se retira en Angleterre. Un séjour de trois ans qu'il fit à Londres eut une grande influence sur son esprit. Il y étudia les systèmes de Newton et de Locke.

Rentré en France il s'attira l'inimitié du clergé, par suite de ses attaques réitérées contre la religion. Il se retira (1734) au château de Cirey, en Champagne, chez

* *Mercure*, 1732. Œuvres, tome xiii., p. 85.

la Marquise du Châtelet, qu'il immortalisa sous le nom d'Emilie. En 1746 il fut reçu membre de l'Académie française. Après la mort de la Marquise il alla s'établir à Berlin, à la cour du roi de Prusse, Frédéric II. (1749); mais bientôt ils se brouillèrent et Voltaire revint à Paris. De nouveau persécuté à cause de ses ouvrages contre la religion, il résolut de se fixer hors du royaume (1753). Après avoir habité successivement *Monrion* (1754) et les *Délices* (1755), près de Genève, il acheta la terre de Ferney, devenue si célèbre (1758). C'est là qu'il passa les vingt dernières années de sa vie. Durant ce temps, Ferney fut la métropole de l'Europe, et reçut la visite et le tribut d'hommages du monde entier. Voltaire y régna sur les arts, sur la littérature, sur la politique même; l'éclat de ce règne effaça de beaucoup celui de Louis XV.

Cependant Voltaire voulut revoir Paris pour y jouir de sa gloire, il y rentra en février, 1778, et c'est là qu'il mourut le 30 mai de la même année, sous le règne de Louis XV., chez le Marquis de Villette, sur le quai qui s'appelle encore aujourd'hui quai Voltaire.

Peu d'auteurs ont tant écrit que Voltaire; ses principaux ouvrages en vers sont: *la Henriade*, le seul poème épique que possède la France; ses tragédies: *Œdipe*, *Brutus*, *Zaïre*, *Mérope*, *la Mort de César*, *Semiramis*, *Alzire*, *Mahomet*, *Oreste*, *Tancrède*. Il possède surtout une grande supériorité dans les poésies légères. En prose il nous a laissé des modèles de style: *l'Histoire de Charles XII.*, celle de *Pierre le Grand*, *le siècle de Louis XIV.* et celui *de Louis XV.* Son immense *correspondance*, des *romans*, un Dictionnaire philosophique et d'autres ouvrages de ce genre.

MÉROPE.

ARISTOTE nous apprend qu'une des meilleures tragédies d'Euripide, intitulée *Crèsphonte*, avait pour sujet l'épisode suivant, tiré de l'histoire mythologique grecque.

Mérope, fille de Cypsélus, roi d'Arcadie, épousa (vers 1190 av. J. C.) Cresphonte, un des Héraclides, et roi de Messénie, dont elle eut trois enfants. Polyphonte réussit, à la faveur d'une attaque nocturne, à tuer l'époux de Mérope et deux de ses fils, et il allait la contraindre à l'accepter lui-même pour époux et à lui donner la couronne, quand Épytus (autrement Téléphonte), le troisième fils de la reine, reparut, et tua l'assassin de son père.

Le *Cresphonte* d'Euripide est perdu. Voltaire nous le rend, avec l'addition de quelques personnages subalternes, sous le titre de *Mérope*. Le nom d'Épytus est changé en Égisthe.

Voici le résumé des 5 actes qui composent cette tragédie :—

ACTE I.

Scène I.—Dans la première scène nous apprenons que Mérope pleure son époux et ses deux fils assassinés et qu'elle ressent les plus grandes inquiétudes sur le sort de son troisième fils (Égisthe). La guerre civile a cessé en Messénie, et le peuple songe à choisir un nouveau roi.

Isménie énumère tous les droits de Mérope au trône.

Scène II.—Pendant que la reine s'entretient avec sa confidente, Euryclès arrive apportant la triste nouvelle que malgré ses recherches, il n'a pu trouver les traces de Narbas, auquel Égisthe avait été confié.

Cependant le temps presse ; le peuple veut un roi, et il est sur le point de donner la couronne à Polyphonte, qui est considé é comme le sauveur de l'état. Mérope, pour retarder la décision du peuple, veut faire annoncer publiquement le prochain retour de son fils.

Euryclès n'approuve pas cette ruse, et dépeint à Mérope tout ce que son fils peut avoir à redouter de Polyphonte.

Scène III.—Pour concilier le parti de la reine, Polyphonte presse Mérope de l'épouser. Dans un discours plein d'audace, il fait valoir ses mérites ; et les avantages mutuels de cette union. Ces deux vers sont souvent cités et sont devenus proverbes.

> "Le premier qui fut roi fut un soldat heureux ;
> Qui sert bien son pays n'a pas besoin d'aïeux."

Mais Mérope, dans l'intérêt de son fils, à qui elle veut conserver le trône, et aussi à cause des lugubres pressentiments qui remplissent son âme, repousse avec dédain la proposition de Polyphonte.

Scène IV.—Ce dernier discute avec Érox des moyens les plus sûrs pour arriver à la royauté. Il envoie des émissaires dans tout le pays pour assassiner Égisthe.

ACTE II.

Scène I.—Euryclès informe Mérope qu'un jeune étranger vient d'être arrêté, accusé d'assassinat. La reine agité d'un pressentiment funeste ordonne qu'on amène l'étranger devant elle.

Scène II.—Ce jeune homme lui donne les détails de son prétendu crime ; il raconte qu'ayant été attaqué dans le temple d'Hercule, il a tué son agresseur et jeté le corps à la rivière. Mérope profondément touchée croit découvrir dans les traits de l'étranger une grande ressemblance avec son fils, elle le questionne sur sa patrie et sur sa naissance. Le jeune homme proteste de son dévouement pour la reine ; c'est pour venir lui offrir ses services qu'il a quitté son vieux père.

Scène III.—Les cris du peuple annoncent que Polyphonte a é é élu roi. On emmène Égisthe. Euryclès offre à la reine d'assembler autour d'elle ses partisans pour la protéger contre Polyphonte.

Scène IV.—Isménie redoutant de grands malheurs pour la reine, l'engage à consentir à épouser Polyphonte.

Scène V.—On découvre que le jeune étranger est le meurtrier d'Égisthe, en témoignage de quoi on produit l'armure de Cresphonte qu'Égisthe portait. En présence de cette preuve, la reine ne peut plus douter et se livre à toute l'étendue de sa douleur.

Scène VI.—Érox vient lui offrir les condoléances de son maître, et demande que l'assassin lui soit livré. Mérope ne se trompe pas à ces prétendus signes de sympathie, cependant dans sa douleur elle consent enfin à accepter la main de Polyphonte, à condition que le soin de venger son fils lui sera confié.

Scène VII.—Bientôt Mérope se repent de sa détermination. Comme ces vers peignent bien son désespoir :

> " Quand on a tout perdu, quand on n'a plus d'espoir,
> La vie est un opprobre, et la mort un devoir."

ACTE III.

Scène I.—Narbas revient à Messène sans Égisthe il apprend que Polyphonte est roi.

Scène II.—Isménie aperçoit Narbas dans le palais, il la conjure de l'amener en présence de Mérope. Mais en apprenant la mort d'Égisthe Narbas se livre au désespoir et croit inutile de se faire connaître.

Scène III.—Isménie est touchée de la douleur du vieillard.

Scène IV.—On amène Égisthe enchaîné devant la reine, elle l'interroge pour connaître ses complices. Malgré les protestations d'innocence du jeune homme, Mérope dans l'apogée de sa douleur veut le tuer de sa propre main et déjà elle lève le poignard sur lui, quand Narbas lui arrête le bras. Il se nomme et lui divulgue que le prétendu assassin d'Égisthe est Égisthe lui-même. La reine succombe à sa joie, elle s'évanouit, mais bientôt elle revient à elle et Narbas la conjure de dissimuler encore pour le bien de son fils.

Scène V.—Euryclès vient annoncer à la reine que Polyphonte veut interroger l'étranger. Mérope tremble pour la vie de son fils et Euryclès tâche de lui démontrer que le seul moyen de sauver Égisthe serait d'épouser Polyphonte. En entendant ce conseil Narbas est indigné, il révèle à Mérope que c'est Polyphonte lui-même qui est l'assassin du roi et de ses deux fils.

Scène VI.—Polyphonte presse de nouveau la reine de le suivre à l'autel et lui promet de venger sur l'étranger la mort d'Égisthe. Mérope se trouble et Polyphonte paraît soupçonner que le jeune étranger est Égisthe. Ses soupçons sont encore augmentés par la

présence de Narbas, qu'il ne reconnaît pas. Il se retira en proférant des menaces de mort contre le prétendu meurtrier d'Égisthe.

ACTE IV.

Scène I.—Polyphonte fait part à Érox de la crainte qu'il éprouve que la reine n'ait découvert ses crimes, et la mort de l'étranger est résolue.

Scène II.—Dans cette belle scène la reine, à bout d'arguments pour empêcher la mort de l'étranger, déclare hautement qu'il est son fils. Après quelques pourparlers Polyphonte propose d'adopter Égisthe comme son fils, mais ce dernier repousse avec indignation cette offre et laisse un libre cours à sa haine contre le tyran de Messène. Polyphonte exaspéré donne à choisir à la reine ou de l'épouser ou de voir mourir son fils. Égisthe supplie sa mère de ne pas fléchir :

> " Ne faites rien d'indigne de vous et de moi :
> Si je suis votre fils, je sais mourir en roi."

Scène III.—La reine invoque les dieux de venir à son secours.

Scène IV.—Elle confesse à Narbas et à Euryclès, que poussée à bout et dans l'espoir de sauver son fils, elle a avoué à Polyphonte les liens qui l'attachent à Égisthe.

Scène V.—Isménie annonce à la reine que les préparatifs pour la célébration de la cérémonie nuptiale sont terminés. Mérope prend la résolution de se rendre au temple, et là, elle se propose de démasquer Polyphonte et de faire connaître au peuple le retour de son fils survivant. Elle espère que cette déclaration ranimera dans les cœurs du peuple l'amour de sa dynastie.

ACTE V.

Scène I.—Euryclès et Narbas tâchent de calmer Égisthe et le conjurent de se soumettre à la volonté de Polyphonte afin d'éviter une mort certaine.

Scène II.—Polyphonte vient lui-même pour essayer d'obtenir la soumission d'Égisthe. Ce dernier persiste dans son indignation. Cependant Polyphonte se contient encore et lui laisse le choix de se soumettre à son autorité ou de mourir.

Scène III.—Égisthe en appelle à Hercule pour qu'il lui donne la force de se venger.

Scène IV.—Sur ces entrefaites la reine arrive pour user de son influence auprès de son fils. Elle le conjure d'accepter son sort en attendant la vengeance :

> " Fils des rois et des dieux, mon fils, il faut servir.
> Pour savoir se venger, il faut savoir souffrir."

Égisthe, caressant des projets de vengeance, se rend au temple avec sa mère.

Scène V.—Narbas et Euryclès se lamentent sur le sort d'Égisthe, quand soudain ils entendent des sons de trompettes, des cliquetis d'armes, des cris de combattants mêlés aux gémissements des mourants. Ils ne savent que penser.

Scène VI.—Isménie accourt et leur apprend qu'Égisthe, en entrant au temple, s'est saisi de la hache du sacrificateur et qu'il en a frappé à mort Polyphonte et Érox ; que la reine s'est précipitée devant Égisthe, le couvrant de son corps pour le sauver de la fureur des soldats, en leur assurant

qu'il est son fils et par conséquent leur roi légitime. Dans la mêlée Isménie a été séparée de la reine et d'Égisthe ; elle ignore donc leur sort.

Scène VII.—Bientôt après Mérope et son fils apparaissent entourés d'une foule indécise, à laquelle la reine assure de nouveau que l'étranger est bien son fils. Le témoignage de Narbas finit par convaincre la foule.

Scène VIII.—Euryclès vient annoncer à la reine que le peuple est calmé et qu'il acclame Égisthe comme son roi.

Mérope, ce chef d'œuvre de Voltaire, fut jouée pour la première fois à Paris le 20 février. 1743.

C. D.

REFERENCE TO THE NOTES.

The Notes (see page 75) are arranged in accordance with the Acts and Scenes, with references to the *lines* in each page, not reckoning the running title, the *dramatis personæ*, or the stage directions.

MÉROPE.

TRAGÉDIE DE VOLTAIRE.

PERSONNAGES.

MÉROPE, veuve de Cresphonte, roi de Mèssene.
ÉGISTHE, fils de Mérope.
POLYPHONTE, tyran de Messène.
NARBAS, vieillard.
EURYCLÈS, favori de Mérope.
ÉROX, favori de Polyphonte.
ISMÉNIE, confidente de Mérope.

La scène est à Messène, dans le palais de Mérope.

MÉROPE,

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

MÉROPE, ISMÉNIE.

ISMÉNIE.

Grande reine, écartez ces horribles images ;
Goûtez des jours sereins, nés du sein des orages.*
Les dieux nous ont donné la victoire et la paix :
Ainsi que leur courroux ressentez leurs bienfaits.
Messène, après quinze ans de guerres intestines,
Lève un front moins timide, et sort de ses ruines.
Vos yeux ne verront plus tous ces chefs ennemis

* Voltaire avait mis d'abord *images funèbres*, qui rimaient avec *ténèbres*. Il a modifié ces deux premiers vers, parce que les jours, quels qu'ils soient, sereins ou non, naissent tous des ténèbres par le passage régulier de l'obscurité à la lumière. C'est un scrupule de style dont il faut savoir gré à Voltaire, qui, du reste, dans *Mérope*, a pris de la pureté du langage plus de soin que dans aucune autre de ses tragédies. On sait que Voltaire eut d'abord l'intention de traduire fidèlement la tragédie de Maffei. Il y renonça par la suite, mais il avait commencé ce travail, dont le début a été conservé. Le voici :

Sortez, il en est temps, du sein de ces ténèbres :
Montrez-vous, dépouillez ces vêtements funèbres,
Ces tristes monuments, l'appareil des douleurs :
Que le bandeau des rois puisse essuyer vos pleurs
Que dans ce jour heureux les peuples de Messène
Reconnaissent dans vous mon épouse et leur reine.
Oubliez tout le reste, et daignez accepter
Et le sceptre et la main qu'on vient vous présenter.

Divisés d'intérêts, et pour le crime unis,
Par les saccagements, le sang, et le ravage,
Du meilleur de nos rois disputer l'héritage.
Nos chefs, nos citoyens, rassemblés sous vos yeux,
Les organes des lois, les ministres des dieux,
Vont, libres dans leur choix, décerner la couronne.
Sans doute elle est à vous, si la vertu la donne.
Vous seule avez sur nous d'irrévocables droits ;
Vous, veuve de Cresphonte, et fille de nos rois ;
Vous, que tant de constance, et quinze ans de misère,
Font encor plus auguste et nous rendent plus chère ;
Vous, pour qui tous les cœurs en secret réunis...

MÉROPE.

Quoi ! Narbas ne vient point ! Reverrai-je mon fils ! *

ISMÉNIE.

Vous pouvez l'espérer : déjà d'un pas rapide
Vos esclaves en foule ont couru dans l'Élide ;
La paix a de l'Élide ouvert tous les chemins.
Vous avez mis sans doute en de fidèles mains
Ce dépôt si sacré, l'objet de tant d'alarmes ?

MÉROPE.

Me rendrez-vous mon fils, dieux témoins de mes larmes ?
Egisthe est-il vivant ? Avez-vous conservé
Cet enfant malheureux, le seul que j'ai sauvé ?
Ecartez loin de lui la main de l'homicide !
C'est votre fils, hélas ! c'est le pur sang d'Alcide.
Abandonnerez-vous ce reste précieux
Du plus juste des rois et du plus grand des dieux,
L'image de l'époux dont j'adore la cendre ?

* Voilà un caractère parfaitement annoncé, et qui se soutiendra jusqu'à la fin :

Servetur ad imum
Qualis ab incepto processerit et sibi constet.

Les paroles d'Isménie et l'exclamation de Mérope montrent que si la veuve de Cresphonte a de graves intérêts à soutenir, elle n'a qu'un sentiment dont son cœur est rempli, l'amour maternel. Ce début est d'un maître.

ISMÉNIE.

Mais quoi ! cet intérêt et si juste et si tendre
De tout autre intérêt peut-il vous détourner ?

MÉROPE.

Je suis mère, et tu peux encor t'en étonner ?

ISMÉNIE.

Du sang dont vous sortez l'auguste caractère
Sera-t-il effacé par cet amour de mère ?
Son enfance était chère à vos yeux éplorés ;
Mais vous avez peu vu ce fils que vous pleurez.

MÉROPE.

Mon cœur a vu toujours ce fils que je regrette ;
Ses périls nourrisaient ma tendresse inquiète ;
Un si juste intérêt s'accrut avec le temps.
Un mot seul de Narbas, depuis plus de quatre ans,
Vint, dans la solitude où j'étais retenue,
Porter un nouveau trouble à mon âme éperdue :
Égisthe, écrivait-il, mérite un meilleur sort ;
Il est digne de vous et des dieux dont il sort :
En butte à tous les maux, sa vertu les surmonte :
Espérez tout de lui, mais craignez Polyphonte.

ISMÉNIE.

De Polyphonte au moins prévenez les desseins ;
Laissez passer l'empire en vos augustes mains.*

MÉROPE.

L'empire est à mon fils. Périsse la marâtre,
Périsse le cœur dur, de soi-même idolâtre,
Qui peut goûter en paix, dans le suprême rang,
Le barbare plaisir d'hériter de son sang !

* Isménie ne dit pas exactement ce qu'elle veut dire ; au lieu de *laissez passer l'empire en vos mains*, il faudrait :

Ne laissez pas l'empire échapper à vos mains.

Il est vrai qu'avec ce tour les *mains* de la reine n'auraient pas été *augustes*, ce qui serait contraire à l'étiquette tragique.

Si je n'ai plus de fils, que m'importe un empire ?
Que m'importe ce ciel, ce jour que je respire ?
Je dus y renoncer alors que dans ces lieux
Mon époux fut trahi des mortels et des dieux.
O perfidie ! ô crime ! ô jour fatal au monde !
O mort toujours présente à ma douleur profonde !
J'entends encor ces voix, ces lamentables cris,
Ces cris : " Sauvez le roi, son épouse, et ses fils ! "
Je vois ces murs sanglants, ces portes embrasées,
Sous ces lambris fumants ces femmes écrasées,
Ces esclaves fuyants, le tumulte, l'effroi,
Les armes, les flambeaux, la mort autour de moi.
Là, nageant dans son sang, et souillé de poussière,
Tournant encor vers moi sa mourante paupière,
Cresphonte en expirant me serra dans ses bras ;
Là, deux fils malheureux, condamnés au trépas,
Tendres et premiers fruits d'une union si chère,
Sanglants et renversés sur le sein de leur père,
A peine soulevaient leurs innocentes mains.
Hélas ! ils m'imploraient contre leurs assassins.
Egisthe échappa seul ; un dieu prit sa défense :
Veille sur lui, grand dieu, qui sauvas son enfance !
Qu'il vienne ; que Narbas le ramène à mes yeux ;
Du fond de ses déserts au rang de ses aïeux ! *
J'ai supporté quinze ans mes fers et son absence ;
Qu'il règne au lieu de moi : voilà ma récompense.

* Ce récit, plein de mouvement, est en même temps une exposition fort habile. Voilà de la vraie poésie où tout est images et sentiments. C'est ici une lutte contre Racine où la victoire paraît indécise. Mérope, comme Josabeth dans *Athalie*, retrace un événement douloureux dont le souvenir a toujours rempli et ému son âme. C'est la pensée unique de sa vie qu'elle exprime. On sait par cœur les vers de Racine :

Hélas ! l'état horrible où le ciel me l'offrit
Revient à tout instant effrayer mon esprit
De princes égorgés la chambre était remplie, etc.

On peut comparer :

O mort toujours présente à ma douleur profonde !
J'entends encor ces voix, ces lamentables cris, etc.

C'est la même vérité d'émotion, la même constance de souvenir, le même accent.

SCÈNE II.

MÉROPE, ISMÉNIE, EURYCLÈS.

MÉROPE.

Eh bien ! Narbas ? mon fils ?

EURYCLÈS.

Vous me voyez confus ;
Tant de pas, tant de soins ont été superflus.
On a couru, madame, aux rives du Pénée,
Dans les champs d'Olympie, aux murs de Salmonée ;
Narbas est inconnu : le sort, dans ces climats,
Dérobe à tous les yeux la trace de ses pas.

MÉROPE.

Hélas ! Narbas n'est plus ; j'ai tout perdu, sans doute.

ISMÉNIE.

Vous croyez tous les maux que votre âme redoute ;
Peut-être, sur les bruits de cette heureuse paix,
Narbas ramène un fils si cher à nos souhaits.

EURYCLÈS.

Peut-être sa tendresse, éclairée et discrète,
A caché son voyage ainsi que sa retraite :
Il veille sur Egisthe ; il craint ces assassins
Qui du roi votre époux ont tranché les destins.
De leurs affreux complots il faut tromper la rage.*
Autant que je l'ai pu j'assure son passage,
Et j'ai sur ces chemins de carnage abreuvés
Des yeux toujours ouverts, et des bras éprouvés.

MÉROPE.

Dans sa fidélité j'ai mis ma confiance.

* "Vers négligé. *La rage des complots* est un terme impropre." —(*La Harpe.*)

EURYCLÈS.

Hélas ! que peut pour vous ma triste vigilance ?
On va donner son trône : en vain ma faible voix
Du sang qui le fit naître a fait parler les droits,
L'injustice triomphe, et ce peuple, à sa honte,
Au mépris de nos lois, penche vers Polyphonte.

MÉROPE.

Et le sort jusque-là pourrait nous avilir !
Mon fils dans ses États reviendrait pour servir !
Il verrait son sujet au rang de ses ancêtres !
Le sang de Jupiter aurait ici des maîtres !
Je n'ai donc plus d'amis ? Le nom de mon époux,
Insensibles sujets, a donc péri pour vous ?
Vous avez oublié ses bienfaits et sa gloire ?

EURYCLÈS.

Le nom de votre époux est cher à leur mémoire :
On regrette Cresphonte, on le pleure, on vous plaint ;
Mais la force l'emporte, et Polyphonte est craint.

MÉROPE.

Ainsi donc, par mon peuple en tout temps accablée,
Je verrai la justice à la brigue immolée ;
Et le vil intérêt, cet arbitre du sort,
Vend toujours le plus faible aux crimes du plus fort.
Allons, et rallumons dans ces âmes timides
Ces regrets mal éteints du sang des Héraclides ; *
Flattons leur espérance, excitons leur amour.
Parlez, et de leur maître annoncez le retour.

EURYCLÈS.

Je n'ai que trop parlé : Polyphonte en alarmes
Craint déjà votre fils, et redoute vos larmes ;

* La Harpe blâme la métaphore des regrets *éteints* et *rallumés*. Il est probable que Voltaire ne l'aurait pas hasardée sans le vers fameux :

Et de David éteint rallumons le flambeau.

Ici l'imitation est doublement maladroite, puisque deux vers médiocres remettent en mémoire un vers sublime. *Les regrets du sang* sont, en outre, une expression qui manque de netteté.

La fière ambition dont il est dévoré
Est inquiète, ardente, et n'a rien de sacré.
S'il chassa les brigands de Pylos et d'Amphryse,
S'il a sauvé Messène, il croit l'avoir conquise.
Il agit pour lui seul, il veut tout asservir :
Il touche à la couronne, et, pour mieux la ravir,
Il n'est point de rempart que sa main ne renverse,
De lois qu'il ne corrompe, et de sang qu'il ne verse :
Ceux dont la main cruelle égorgea votre époux
Peut-être ne sont pas plus à craindre pour vous.*

MÉROPE.

Quoi ! partout sous mes pas le sort creuse un abîme ?
Je vois autour de moi le danger et le crime !
Polyphonte, un sujet de qui les attentats . . .

EURYCLÈS.

Dissimulez, madame ; il porte ici ses pas.

SCÈNE III.

MÉROPE, POLYPHONTE, ÉROX.

POLYPHONTE.

Madame, il faut enfin que mon cœur se déploie
Ce bras qui vous servit m'ouvre au trône une voie :
Et les chefs de l'État, tout prêts de prononcer,†
Me font entre nous deux l'honneur de balancer.
Des partis opposés qui désolaient Messènes,
Qui versaient tant de sang, qui formaient tant de haines,

* Ce rapprochement est heureux et prépare la révélation que Narbas doit faire plus tard. En effet, Polyphonte, qui passe encore pour le vengeur de Cresphonte, en est réellement l'assassin.

† *Prêts de prononcer* est de la langue de Racine et de Corneille. C'est plus tard que les grammairiens ont voulu qu'on dit exclusivement *près de* ou *prêt à ; près de* pour indiquer l'imminence d'un fait ; *prêt à* pour indiquer l'intention d'agir. *Prêt de* n'en demeure pas moins français.

Il ne reste aujourd'hui que le vôtre et le mien.
Nous devons l'un à l'autre un mutuel soutien :
Nos ennemis communs,* l'amour de la patrie,
Le devoir, l'intérêt, la raison, tout nous lie ;
Tout vous dit qu'un guerrier, vengeur de votre époux,
S'il aspire à régner, peut aspirer à vous.
Je me connais ; je sais que, blanchi sous les armes,
Ce front triste et sévère a pour vous peu de charmes ;
Je sais que vos appas, encor dans leur printemps,
Pourraient s'effaroucher de l'hiver de mes ans ;
Mais la raison d'État connaît peu ces caprices ;
Et de ce front guerrier les nobles cicatrices
Ne peuvent se couvrir que du bandeau des rois,†
Je veux le sceptre et vous pour prix de mes exploits.
N'en croyez pas, madame, un orgueil téméraire :
Vous êtes de nos rois et la fille et la mère ;
Mais l'Etat veut un maître, et vous devez songer
Que pour garder vos droits il les faut partager.

MÉROPE.

Le ciel, qui m'accabla du poids de sa disgrâce,
Ne m'a point préparée à ce comble d'audace.
Sujet de mon époux, vous m'osez proposer
De trahir sa mémoire et de vous épouser ?
Moi, j'irais de mon fils, du seul bien qui me reste,
Déchirer avec vous l'héritage funeste ?
Je mettrais en vos mains sa mère et son État,
Et le bandeau des rois sur le front d'un soldat ?

POLYPHONTE.

Un soldat tel que moi peut justement prétendre
A gouverner l'État, quand il l'a su défendre.

* Il y a ici une légère inexactitude. Si Mérope et Polyphonte ont des ennemis communs, c'est qu'il y a un troisième parti également hostile à Mérope et à Polyphonte, ce qui contredit l'assertion qui précède :

Il ne reste aujourd'hui que le vôtre et le mien.

† Il faut savoir gré à Voltaire de n'avoir pas fait soupirer Polyphonte. Corneille n'y eût pas manqué, lui qui fait dans tant de pièces un si étrange amalgame de la passion et de la raison d'Etat.

Le premier qui fut roi fut un soldat heureux :*
Qui sert bien son pays n'a pas besoin d'aïeux.
Je n'ai plus rien du sang qui m'a donné la vie ;
Ce sang s'est épuisé, versé pour la patrie ;
Ce sang coula pour vous ; et, malgré vos refus,
Je crois valoir au moins les rois que j'ai vaincus ;
Et je n'offre, en un mot, à votre âme rebelle
Que la moitié d'un trône où mon parti m'appelle.†

MÉROPE.

Un parti ! vous, barbare, au mépris de nos lois !
Est-il d'autre parti que celui de vos rois ?
Est-ce là cette foi si pure et si sacrée
Qu'à mon époux, à moi, votre bouche a jurée ;
La foi que vous devez à ses mânes trahis,
A sa veuve éperdue, à son malheureux fils,
A ces dieux dont il sort, et dont il tient l'empire ?

POLYPHONTE.

Il est encor douteux si votre fils respire ?
Mais quand du sein des morts il viendrait en ces lieux
Redemander son trône à la face des dieux,
Ne vous y trompez pas, Messène veut un maître
Eprouvé par le temps, digne en effet de l'être ;
Un roi qui la défende ; et j'ose me flatter
Que le vengeur du trône a seul droit d'y monter.
Egisthe, jeune encore, et sans expérience,
Etalerait en vain l'orgueil de sa naissance ;
N'ayant rien fait pour nous, il n'a rien mérité.
D'un prix bien différent ce trône est acheté.

* Jean de Meung, dans le *Roman de la Rose*, résout autrement et plus matériellement encore le problème de la royauté :

Un grand vilain entre eux élurent
Le plus ossu de quant qu'ils furent,
Le plus corsu et le greigneur *(plus grand)*
Si le firent prince et seigneur.

La hardiesse tant vantée du vers de Voltaire, dit spirituellement M. J. J. Ampère, doit s'humilier devant celle de Jean de Meung.

† Ce vers présente l'idée de Polyphonte sous un faux jour. Il a l'air d'opérer un retranchement, tandis qu'il prétend faire une libéralité. L'expression est louche.

Le droit de commander n'est plus un avantage
Transmis par la nature, ainsi qu'un héritage :
C'est le fruit des travaux et du sang répandu,
C'est le prix du courage ; et je crois qu'il m'est dû.
Souvenez-vous du jour où vous fûtes surprise
Par ces lâches brigands de Pylos et d'Amphryse ;
Revoyez votre époux et vos fils malheureux,
Presque en votre présence, assassinés par eux ;
Revoyez-moi, madame, arrêtant leur furie,
Chassant vos ennemis, défendant la patrie ;
Voyez ces murs enfin par mon bras délivrés ;
Songez que j'ai vengé l'époux que vous pleurez :
Voilà mes droits, madame, et mon rang et mon titre.
La valeur fit ces droits ; le ciel en est l'arbitre,
Que votre fils revienne, il apprendra sous moi
Les leçons de la gloire, et l'art de vivre en roi :
Il verra si mon front soutiendra la couronne.
Le sang d'Alcide est beau, mais n'a rien qui m'étonne
Je recherche un honneur et plus noble et plus grand :
Je songe à ressembler au dieu dont il descend.
En un mot, c'est à moi de défendre la mère,
Et de servir au fils et d'exemple et de père.

MÉROPE.

N'affectez point ici des soins si généreux,
Et cessez d'insulter à mon fils malheureux.
Si vous osez marcher sur les traces d'Alcide,
Rendez donc l'héritage au fils d'un Héraclide.
Ce dieu, dont vous seriez l'injuste successeur,
Vengeur de tant d'Etats, n'en fut point ravisseur.
Imitez sa justice ainsi que sa vaillance ;
Défendez votre roi, secourez l'innocence ;
Découvrez, rendez-moi ce fils que j'ai perdu,
Et méritez sa mère à force de vertu ;
Dans nos murs relevés rappelez votre maître :
Alors jusques à vous je descendrais peut-être :
Je pourrais m'abaisser ; mais je ne puis jamais
Devenir la complice et le prix des forfaits.*

* Ces sentiments, pour être exprimés avec un peu d'emphase, n'en sont pas moins légitimes, et on sait gré à la mère d'Egisthe de ne pas oublier qu'elle est aussi la veuve de Cresphonte.

SCÈNE IV.

POLYPHONTE, ÉROX.

ÉROX.

Seigneur, attendez-vous que son âme fléchisse ?
Ne pouvez-vous régner qu'au gré de son caprice ?
Vous avez su du trône aplanir le chemin,
Et pour vous y placer vous attendez sa main !

POLYPHONTE.

Entre ce trône et moi je vois un précipice ;
Il faut que ma fortune y tombe, ou le franchisse.
Mérope attend Égisthe ; et le peuple aujourd'hui,
Si son fils reparaît, peut se tourner vers lui.
En vain, quand j'immolai son père et ses deux frères,
De ce trône sanglant je m'ouvris les barrières ;
En vain dans ce palais, où la sédition
Remplissait tout d'horreur et de confusion,
Ma fortune a permis qu'un voile heureux et sombre
Couvrît mes attentats du secret de son ombre ; *
En vain du sang des rois, dont je suis l'oppresseur,
Les peuples abusés m'ont cru le défenseur :
Nous touchons au moment où mon sort se décide.
S'il reste un rejeton de la race d'Alcide,
Si ce fils tant pleuré dans Messène est produit,
De quinze ans de travaux j'ai perdu tout le fruit.
Crois-moi, ces préjugés de sang et de naissance
Revivront dans les cœurs, y prendront sa défense.
Le souvenir du père, et cent rois pour aïeux,
Cet honneur prétendu d'être issu de nos dieux,†
Les cris, le désespoir d'une mère éplorée,
Détruiront ma puissance encor mal assurée.

* Toujours les mêmes rimes ; *sombre* appelle presque nécessairement chez Voltaire *le secret de l'ombre*.

† Dans ce vers *prétendu* a le même sens que dans le passage de Racine, " *Cet honneur vainement prétendu.*" Il indique une prétention qui peut être légitime et non une fraude. Polyphonte, qui n'est pas un mécréant, reconnaît d'ailleurs la valeur de ce titre.

Egisthe est l'ennemi dont il faut triompher.
Jadis dans son berceau je voulus l'étouffer.
De Narbas à mes yeux l'adroite diligence
Aux mains qui me servaient arracha son enfance :
Narbas, depuis ce temps, errant loin de ces bords,
A bravé ma recherche, a trompé mes efforts.
J'arrêtai ses courriers ; ma juste prévoyance
De Mérope et de lui rompit l'intelligence.
Mais je connais le sort ; il peut se démentir ;
De la nuit du silence un secret peut sortir ;
Et des dieux quelquefois la longue patience
Fait sur nous à pas lents descendre la vengeance.*

ÉROX.

Ah ! livrez-vous sans crainte à vos heureux destins.
La prudence est le dieu qui veille à vos desseins.
Vos ordres sont suivis : déjà vos satellites
D'Elide et de Messène occupent les limites.
Si Narbas reparaît, si jamais à leurs yeux
Narbas ramène Egisthe, ils périssent tous deux.

POLYPHONTE.

Mais me réponds-tu bien de leur aveugle zèle ?

ÉROX.

Vous les avez guidés par une main fidèle :
Aucun d'eux ne connaît ce sang qui doit couler,
Ni le nom de ce roi qu'ils doivent immoler.
Narbas leur est dépeint comme un traître, un transfuge,
Un criminel errant, qui demande un refuge ;
L'autre, comme un esclave, et comme un meurtrier
Qu'à la rigueur des lois il faut sacrifier.

POLYPHONTE.

Eh bien ! encor ce crime ! il m'est trop nécessaire.
Mais, en perdant le fils j'ai besoin de la mère ;
J'ai besoin d'un hymen utile à ma grandeur,
Qui détourne de moi le nom d'usurpateur,

* Souvenir d'Horace :

Raro antecedentem scelestum
Deseruit pede pœna claudo.

Qui fixe enfin les vœux de ce peuple infidèle,
Qui m'apporte pour dot l'amour qu'on a pour elle.
Je lis au fond des cœurs ; à peine ils sont à moi :
Échauffés par l'espoir, ou glacés par l'effroi.
L'intérêt me les donne ; il les ravit de même.
Toi, dont le sort dépend de ma grandeur suprême,
Appui de mes projets par tes soins dirigés,
Erox, va réunir les esprits partagés :
Que l'avare en secret te vende son suffrage ;
Assure au courtisan ma faveur en partage :
Du lâche qui balance échauffe les esprits.
Promets, donne, conjure, intimide, éblouis.
Ce fer au pied du trône en vain m'a su conduire ;
C'est encor peu de vaincre, il faut savoir séduire,
Flatter l'hydre du peuple, au frein l'accoutumer,
Et pousser l'art enfin jusqu'à m'en faire aimer.*

* César (*Mort de César*, act. i, sc. 4) exprime les mêmes idées avec les nuances qui conviennent à la différence des temps et des personnages :

Je sais quel est le peuple, on le change en un jour, etc.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

MÉROPE, EURYCLÈS, ISMÉNIE.

MÉROPE.

Quoi ! l'univers se tait sur le destin d'Égisthe ! *
Je n'entends que trop bien ce silence si triste.
Aux frontières d'Élide enfin n'a-t-on rien su ?

EURYCLÈS.

On n'a rien découvert ; et tout ce qu'on a vu,
C'est un jeune étranger, de qui la main sanglante
D'un meurtre encor récent paraissait dégouttante :
Enchaîné par mon ordre, on l'amène au palais.†

MÉROPE.

Un meurtre ! un inconnu ! Qu'a-t-il fait, Euryclès ?
Quel sang a-t-il versé ? Vous me glacez de crainte.

EURYCLÈS.

Triste effet de l'amour dont votre âme est atteinte !
Le moindre événement vous porte un coup mortel ;
Tout sert à déchirer ce cœur trop maternel ;
Tout fait parler en vous la voix de la nature.
Mais de ce meurtrier la commune aventure
N'a rien dont vos esprits doivent être agités.
De crimes, de brigands, ces bords sont infectés :

* Le sentiment est toujours naturel, mais l'expression touche à l'emphase par le mot d'univers que Voltaire aime à prodiguer.

† Euryclès a ses agents comme Polyphonte. On ne voit pas bien qui commande à Messène : c'est un reste d'anarchie.

C'est le fruit malheureux de nos guerres civiles.
La justice est sans force, et nos champs et nos villes
Redemandent aux dieux, trop longtemps négligés,
Le sang des citoyens l'un par l'autre égorgés.
Ecartez des terreurs dont le poids vous afflige!*

MÉROPE.

Quel est cet inconnu? Répondez-moi, vous dis-je.

EURYCLÈS.

C'est un de ces mortels du sort abandonnés,
Nourris dans la bassesse, aux travaux condamnés:
Un malheureux sans nom, si l'on croit l'apparence.

MÉROPE.

N'importe, quel qu'il soit, qu'il vienne en ma présence;
Le témoin le plus vil et les moindres clartés
Nous montrent quelquefois de grandes vérités.
Peut-être j'en crois trop le trouble qui me presse;
Mais ayez-en pitié, respectez ma faiblesse:
Mon cœur a tout à craindre, et rien à négliger.
Qu'il vienne, je le veux; je veux l'interroger.†

EURYCLÈS.

Vous serez obéie. (*A Isménie.*) Allez, et qu'on l'amène;
Qu'il paraisse à l'instant aux regards de la reine.

MÉROPE.

Je sens que je vais prendre un inutile soin.
Mon désespoir m'aveugle: il m'emporte trop loin:
Vous savez s'il est juste. On comble ma misère;
On détrône le fils, on outrage la mère.

* "Expressions inélégantes. Un poids accable plus qu'il n'afflige."—(*La Harpe.*)

† Cette persistance de Mérope est nécessaire pour nouer l'intrigue; elle paraît faiblement motivée; mais l'amour maternel, comme toutes les passions, a ses caprices, et cela suffit à la vraisemblance dramatique. Le spectateur entre volontiers dans les combinaisons qui doivent amener une situation théâtrale.

Polyphonte, abusant de mon triste destin,
Ose enfin s'oublier jusqu'à m'offrir sa main.

EURYCLÈS.

Vos malheurs sont plus grands que vous ne pouvez croire.
Je sais que cet hymen offense votre gloire ;
Mais je vois qu'on l'exige, et le sort irrité
Vous fait de cet opprobre une nécessité :
C'est un cruel parti ; mais c'est le seul peut-être
Qui pourrait conserver le trône à son vrai maître.
Tel est le sentiment des chefs et des soldats ;
Et l'on croit...

MÉROPE.

Non, mon fils ne le souffrirait pas ;
L'exil où son enfance a langui condamnée,
Lui serait moins affreux que ce lâche hyménée.

EURYCLÈS.

Il le condamnerait, si, paisible en son rang,
Il n'en croyait ici que les droits de son sang ;
Mais si par les malheurs son âme était instruite,
Sur ses vrais intérêts s'il réglait sa conduite,
De ses tristes amis s'il consultait la voix,
Et la nécessité, souveraine des lois,*
Il verrait que jamais sa malheureuse mère
Ne lui donna d'amour une marque plus chère.†

MÉROPE.

Ah ! que me dites-vous ?

EURYCLÈS.

De dures vérités,
Que m'arrachent mon zèle et vos calamités.

* *Souveraine des lois* signifie qui règne sur les lois, et Voltaire veut dire sans doute qu'elle est la première des lois, *suprema lex*. L'expression manque d'exactitude.

† L'inversion contenue dans ce vers paraît un peu dure à La Harpe.

MÉROPE.

Quoi ! vous me demandez que l'intérêt surmonte
Cette invincible horreur que j'ai pour Polyphonte,
Vous qui me l'avez peint de si noires couleurs !

EURYCLÈS.

Je l'ai peint dangereux, je connais ses fureurs ;
Mais il est tout-puissant, mais rien ne lui résiste :
Il est sans héritier, et vous aimez Egisthe.

MÉROPE.

Ah ! c'est ce même amour, à mon cœur précieux,
Qui me rend Polyphonte encor plus odieux.
Que parlez-vous toujours et d'hymen et d'empire ?
Parlez-moi de mon fils, dites-moi s'il respire.
Cruel ! apprenez-moi...

EURYCLÈS.

Voici cet étranger
Que vos tristes soupçons brûlaient d'interroger.*

SCÈNE II.

MÉROPE, EURYCLÈS, ÉGISTHE, enchaîné ; ISMÉNIE, GARDES.

ÉGISTHE, *dans le fond du théâtre, à Isménie.*

Est-ce là cette reine auguste et malheureuse ;
Celle de qui la gloire et l'infortune affreuse
Retentit jusqu'à moi dans le fond des déserts ? †

ISMÉNIE.

Rassurez-vous, c'est elle.

(*Elle sort.*)

* Figure hardie et convenable au style poétique, où les *soupçons* peuvent *interroger*. La prose serait plus discrète.

† Il faudrait, pour la correction, *a retenti* ou *retentissait*.

ÉGISTHE.

O Dieu de l'univers,
Dieu qui formas ses traits, veille sur ton image !
La vertu sur le trône est ton plus digne ouvrage.

MÉROPE.

C'est là ce meurtrier ! Se peut-il qu'un mortel
Sous des dehors si doux ait un cœur si cruel ?
Approche, malheureux, et dissipe tes craintes.
Réponds-moi : de quel sang tes mains sont-elles teintes ?

ÉGISTHE.

O reine, pardonnez ! le trouble, le respect,
Glacent ma triste voix, tremblante à votre aspect.
(*A Euryclès.*)
Mon âme, en sa présence, étonnée, attendrie...

MÉROPE.

Parle. De qui ton bras a-t-il tranché la vie ?

ÉGISTHE.

D'un jeune audacieux, que les arrêts du sort
Et ses propres fureurs ont conduit à la mort

MÉROPE.

D'un jeune homme ! Mon sang s'est glacé dans mes veines.
Ah !... T'était-il connu ?

ÉGISTHE.

Non : les champs de Messènes,
Ses murs, leurs citoyens, tout est nouveau pour moi.

MÉROPE.

Quoi ! ce jeune inconnu s'est armé contre toi ?
Tu n'aurais employé qu'une juste défense ?

ÉGISTHE.

J'en atteste le ciel ; il sait mon innocence.
Aux bords de la Pamise, en un temple sacré
Où l'un de vos aïeux, Hercule, est adoré,

J'osais prier pour vous ce dieu vengeur des crimes.
Je ne pouvais offrir ni présents, ni victimes ;
Né dans la pauvreté, j'offrais de simples vœux,
Un cœur pur et soumis, présent des malheureux.
Il semblait que le dieu, touché de mon hommage,
Au-dessus de moi-même élevât mon courage.
Deux inconnus armés m'ont abordé soudain,
L'un dans la fleur des ans, l'autre vers son déclin.
" Quel est donc, m'ont-ils dit, le dessein qui te guide ?
" Et quels vœux formes-tu pour la race d'Alcide ? "
L'un et l'autre à ces mots ont levé le poignard.
Le ciel m'a secouru dans ce triste hasard :
Cette main du plus jeune a puni la furie ?
Percé de coups, madame, il est tombé sans vie :
L'autre a fui lâchement, tel qu'un vil assassin.
Et moi, je l'avouerai, de mon sort incertain,
Ignorant de quel sang j'avais rougi la terre,
Craignant d'être puni d'un meurtre involontaire,
J'ai traîné dans les flots ce corps ensanglanté.*
Je fuyais ; vos soldats m'ont bientôt arrêté :
Ils ont nommé Mérope, et j'ai rendu les armes.

EURYCLÈS.

Eh ! madame, d'où vient que vous versez des larmes ?

MÉROPE.

Te le dirai-je ? hélas ! tandis qu'il m'a parlé,
Sa voix m'attendrissait, tout mon cœur s'est troublé.
Cresphonte, ô ciel !... j'ai cru... que j'en rougis de honte !
Oui, j'ai cru démêler quelques traits de Cresphonte.†
Jeux cruels du hasard, en qui me montrez-vous

* Si Egisthe n'eût pas jeté ce cadavre dans les flots, les soldats envoyés par Euryclès auraient reconnu l'agent de Polyphonte, et, dès lors, il n'y aurait plus eu de place pour la méprise de Mérope. Il fallait bien des accidents pour qu'elle se produisît.

† " Ce trait heureux est indiqué par Maffei : " O Isménie ! en ouvrant la bouche il a fait un mouvement de lèvres qui m'a rappelé mon époux ; il me l'a retracé comme si je le voyais." Il est beau d'imiter ainsi. Ce n'est pas faire quelque chose de rien ; mais c'est faire beaucoup de peu de chose."—*(La Harpe.)*

Une si fausse image, et des rapports si doux ?
Affreux ressouvenir, quel vain songe m'abuse !

EURYCLÈS.

Rejetez donc, madame, un soupçon qui l'accuse ;
Il n'a rien d'un barbare, et rien d'un imposteur.

MÉROPE.

Les dieux ont sur son front imprimé la candeur.
Demeurez. En quel lieu le ciel vous fit-il naître ?

ÉGISTHE.

En Élide.

MÉROPE.

Qu'entends-je ? en Élide ? Ah ! peut-être...
L'Élide... répondez... Narbas vous est connu ?
Le nom d'Egisthe au moins jusqu'à vous est venu ?
Quel était votre état, votre rang, votre père ?

ÉGISTHE.

Mon père est un vieillard accablé de misère ;
Polyclète est son nom ; mais Egisthe, Narbas,
Ceux dont vous me parlez, je ne les connais pas.*

MÉROPE.

O dieux ! vous vous jouez d'une triste mortelle !
J'avais de quelque espoir une faible étincelle :
J'entrevoyais le jour, et mes yeux affligés
Dans la profonde nuit sont déjà replongés.
Et quel rang vos parents tiennent-ils dans la Grèce ?

ÉGISTHE.

Si la vertu suffit pour faire la noblesse,
Ceux dont je tiens le jour, Polyclète, Sirris,
Ne sont pas des mortels dignes de vos mépris :
Leur sort les avilit ; mais leur sage constance

* Il est surprenant que Narbas, en élevant le jeune proscrit dans le respect de Mérope et de Cresphonte, ne lui ait pas même nommé leur fils Egisthe. On comprend seulement que, par prudence, il ne lui eût pas révélé qu'il fût lui-même ce fils.

Fait respecter en eux l'honorable indigence.*
Sous ses rustiques toits mon père vertueux
Fait le bien, suit les lois, et ne craint que les dieux.

MÉROPE.

Chaque mot qu'il me dit est plein de nouveaux charmes.
Pourquoi donc le quitter? pourquoi causer ses larmes?
Sans doute il est affreux d'être privé d'un fils.

ÉGISTHE.

Un vain désir de gloire a séduit mes esprits.
On me parlait souvent des troubles de Messène,
Des malheurs dont le ciel avait frappé la reine,
Surtout de ses vertus, dignes d'un autre prix:
Je me sentais ému par ces tristes récits.
De l'Elide en secret dédaignant la mollesse,
J'ai voulu dans la guerre exercer ma jeunesse,
Servir sous vos drapeaux, et vous offrir mon bras:
Voilà le seul dessein qui conduisit mes pas.
Ce faux instinct de gloire égara mon courage:
A mes parents, flétris sous les rides de l'âge,
J'ai de mes jeunes ans dérobé le secours;
C'est ma première faute; elle a troublé mes jours:
Le ciel m'en a puni; le ciel inexorable
M'a conduit dans le piége, et m'a rendu coupable.†

MÉROPE.

Il ne l'est point; j'en crois son ingénuité:
Le mensonge n'a point cette simplicité.
Tendons à sa jeunesse une main bienfaisante;
C'est un infortuné que le ciel me présente:
Il suffit qu'il soit homme, et qu'il soit malheureux.‡

* Si on les *respecte*, ils ne sont pas *avilis*. Une humble condition n'est pas vile.

† "La candeur la plus aimable donne à ce rôle d'Egisthe une couleur qui lui est particulière, et qui est unique au théâtre."—(*La Harpe.*)

‡ Ce beau vers peut être rapproché de celui de Térence:

Homo sum, nihil humani a me alienum puto.

Il est d'une morale plus haute et plus générale que celui de Virgile, si souvent cité et imité:

Non ignara mali miseris succurrere disco.

Mon fils peut éprouver un sort plus rigoureux.
Il me rappelle Égisthe, Égisthe est de son âge :
Peut-être, comme lui, de rivage en rivage,
Inconnu, fugitif, et partout rebuté,
Il souffre le mépris qui suit la pauvreté.*
L'opprobre avilit l'âme, et flétrit le courage.
Pour le sang de nos dieux quel horrible partage !
Si du moins...

SCÈNE III.

MÉROPE, ÉGISTHE, EURYCLÈS, ISMÉNIE.

ISMÉNIE.

Ah ! madame, entendez-vous ces cris ?
Savez-vous bien...

MÉROPE.

Quel trouble alarme tes esprits ?

ISMÉNIE.

Polyphonte l'emporte, et nos peuples volages
A son ambition prodiguent leurs suffrages.
Il est roi, c'en est fait.

* Ce passage est d'une grande beauté : mais il n'appartient à Voltaire que par droit de conquête. Avant lui Maffei avait écrit :

Adrasto, usa pietade
Con quel meschin; benche povero servo
Egli è pur uomo alfine. E assai per tempo
Ei comincia a provare qual di questo
Misera vita. In tal povero stato
Oime che anche occulto il mio figlio vive, etc.

" Adraste, ne maltraitez pas ce jeune infortuné ; tout pauvre esclave qu'il est, il n'en est pas moins homme. Il commence de bonne heure à faire l'apprentissage des maux de cette vie. Hélas ! mon fils qui se cache à tous les yeux vit sans doute dans un état pareil." Le vers :

Il me rappelle Egisthe, Egisthe est de son âge

appartient tout entier à Voltaire, et c'est le trait le plus saillant et le plus touchant de ce morceau.

ÉGISTHE.

J'avais cru que les dieux
Auraient placé Mérope au rang de ses aïeux.
Dieux ! que plus on est grand, plus vos coups sont à craindre !
Errant, abandonné, je suis le moins à plaindre.
Tout homme a ses malheurs.

(*On emmène Egisthe.*)

EURYCLÈS, *à Mérope.*

Je vous l'avais prédit :
Vous avez trop bravé son offre et son crédit.

MÉROPE.

Je vois toute l'horreur de l'abîme où nous sommes.
J'ai mal connu les dieux, j'ai mal connu les hommes :
J'en attendais justice ; ils la refusent tous.

EURYCLÈS.

Permettez que du moins j'assemble autour de vous
Ce peu de nos amis qui, dans un tel orage,
Pourraient encor sauver les débris du naufrage,
Et vous mettre à l'abri des nouveaux attentats
D'un maître dangereux, et d'un peuple d'ingrats.

SCÈNE IV.

MÉROPE, ISMÉNIE.

ISMÉNIE.

L'État n'est point ingrat ; non, madame on vous aime,
On vous conserve encor l'honneur du diadème :
On veut que Polyphonte, en vous donnant la main,
Semble tenir de vous le pouvoir souverain.

MÉROPE.

On ose me donner au tyran qui me brave :
On a trahi le fils, on fait la mère esclave !

ISMÉNIE.

Le peuple vous rappelle au rang de vos aïeux ;
Suivez sa voix, madame ; elle est la voix des dieux.*

MÉROPE.

Inhumaine, tu veux que Mérope avilie
Rachète un vain honneur à force d'infamie ?

SCÈNE V.

MÉROPE, EURYCLÈS, ISMÉNIE.

EURYCLÈS.

Madame, je reviens en tremblant devant vous :
Préparez ce grand cœur aux plus terribles coups ;
Rappelez votre force à ce dernier outrage.

MÉROPE.

Je n'en ai plus ; les maux ont lassé mon courage :
Mais n'importe, parlez.

EURYCLÈS.

C'en est fait ; et le sort...
Je ne puis achever.

MÉROPE.

Quoi ! mon fils...

EURYCLÈS.

Il est mort.
Il est trop vrai : déjà cette horrible nouvelle
Consterne vos amis, et glace tout leur zèle.

* Allusion au proverbe : *Vox populi, vox Dei.* Ce qui n'empêche pas le bon La Fontaine de dire (liv. VIII, f. 26) :

Que j'ai toujours haï les pensers du vulgaire,

et d'ajouter avec sa malice naïve :

En quel sens est donc véritable
Ce que j'ai lu dans certain lieu
Que sa voix est la voix de Dieu

MÉROPE.

Mon fils est mort !

ISMÉNIE.

O dieux !

EURYCLÈS.

D'indignes assassins
Des piéges de la mort ont semé les chemins.
Le crime est consommé.

MÉROPE.

Quoi ! ce jour que j'abhorre,
Ce soleil luit pour moi ! Mérope vit encore !
Il n'est plus ! Quelles mains ont déchiré son flanc ?
Quel monstre a répandu le reste de mon sang ?

EURYCLÈS.

Hélas ! cet étranger, ce séducteur impie,
Dont vous-même admiriez la vertu poursuivie,
Pour qui tant de pitié naissait dans votre sein,
Lui que vous protégiez !

MÉROPE.

Ce monstre est l'assassin ?

EURYCLÈS.

Oui, madame : on en a des preuves trop certaines ;
On vient de découvrir, de mettre dans les chaînes,
Deux de ses compagnons, qui, cachés parmi nous,
Cherchaient encor Narbas échappé de leurs coups.
Celui qui sur Egisthe a mis ses mains hardies*
A pris de votre fils les dépouilles chéries,
L'armure que Narbas emporta de ces lieux :
(*On apporte cette armure dans le fond du théâtre.*)

* *Mains hardies* est de Racine, qui l'a employé à propos dans *Esther :*

Quoi ! le traître sur vous porte ses mains hardies ?

Mais ici, à propos d'un meurtre, *hardies* ne suffit pas.

Le traître avait jeté ces gages précieux,
Pour n'être point connu par ces marques sanglantes.*

MÉROPE.

Ah ! que me dites-vous ? Mes mains, ces mains tremblantes,
En armèrent Cresphonte, alors que de mes bras
Pour la première fois il courut aux combats.
O dépouille trop chère, en quelles mains livrée !
Quoi ! ce monstre avait pris cette armure sacrée.

EURYCLÈS.

Celle qu'Égisthe même apportait en ces lieux.

MÉROPE.

Et, teinte de son sang, on la montre à mes yeux !
Ce vieillard qu'on a vu dans le temple d'Alcide...

EURYCLÈS.

C'était Narbas ; c'était son déplorable guide ;
Polyphonte l'avoue.

MÉROPE.

Affreuse vérité !
Hélas ! de l'assassin le bras ensanglanté,
Pour dérober aux yeux son crime et son parjure,†
Donne à mon fils sanglant les flots pour sépulture !
Je vois tout. O mon fils ! quel horrible destin !

EURYCLÈS.

Voulez-vous tout savoir de ce lâche assassin ?

* On ne saisit pas trop bien le raisonnement d'Euryclès. L'armure d'Egisthe, trouvée dans le voisinage du lieu où le meurtre s'est accompli, ne prouve pas que le corps mort, qui ne s'est pas retrouvé, en eût été revêtu, ni qu'Egisthe l'eût portée, ni qu'il l'eût rejetée. Ce rapport d'Euryclès suffit pour justifier la méprise de Mérope ; mais comment justifier Euryclès ? Cette invraisemblance est un des vices de la tragédie. Le poëte italien avait mis plus d'adresse pour amener l'erreur de Mérope en supposant qu'Égisthe, arrêté comme meurtrier, portait au doigt l'anneau de Cresphonte. Ce joyau est un indice plus heureusement imaginé que la lourde armure emportée on ne sait comment par Narbas, et jetée on ne sait pourquoi par Égisthe.

† *Parjure* est de trop pour le sens.

SCÈNE VI.

MÉROPE, EURYCLÈS, ISMÉNIE, ÉROX;
GARDES DE POLYPHONTE.

ÉROX.

Madame, par ma voix, permettez que mon maître,
Trop dédaigné de vous, trop méconnu peut-être,
Dans ces cruels moments vous offre son secours.
Il a su que d'Egisthe on a tranché les jours ;
Et cette part qu'il prend aux malheurs de la reine...

MÉROPE.

Il y prend part, Érox, et je le crois sans peine ;
Il en jouit du moins ; et les destins l'ont mis
Au trône de Cresphonte, au trône de mon fils.

ÉROX.

Il vous offre ce trône ; agréez qu'il partage
De ce fils, qui n'est plus, le sanglant heritage :
Et que, dans vos malheurs, il mette à vos genoux
Un front que la couronne a fait digne de vous.
Mais il faut dans mes mains remettre le coupable ;
Le droit de le punir est un droit respectable ;*
C'est le devoir des rois : le glaive de Thémis,
Ce grand soutien du trône, à lui seul est commis :
A vous, comme à son peuple, il veut rendre justice.
Le sang des assassins est le vrai sacrifice
Qui doit de votre hymen ensanglanter l'autel.

MÉROPE.

Non ; je veux que ma main porte le coup mortel.
Si Polyphonte est roi, je veux que sa puissance
Laisse à mon désespoir le soin de ma vengeance.

* On sent combien cette expression *est un droit respectable* manque d'énergie et d'élégance, et quelle est la faiblesse de ce vers prosaïque.

Qu'il règne, qu'il possède et mes biens et mon rang ;
Tout l'honneur que je veux, c'est de venger mon sang.
Ma main est à ce prix ; allez, qu'il s'y prépare :
Je la retirerai du sein de ce barbare,
Pour la porter fumante aux autels de nos dieux.

ÉROX.

Le roi, n'en doutez point, va remplir tous vos vœux.
Croyez qu'à vos regrets son cœur sera sensible.

SCÈNE VII.

MÉROPE, EURYCLÈS, ISMÉNIE.

MÉROPE.

Non, ne m'en croyez point ; non, cet hymen horrible,
Cet hymen que je crains ne s'accomplira pas.
Au sein du meurtrier j'enfoncerai mon bras ;
Mais ce bras à l'instant m'arrachera la vie.

EURYCLÈS.

Madame, au nom des dieux...

MÉROPE.

Ils m'ont trop poursuivie.
Irai-je à leurs autels, objet de leur courroux,
Quand ils m'ôtent un fils, demander un époux,
Joindre un sceptre étranger au sceptre de mes pères,
Et les flambeaux d'hymen aux flambeaux funéraires ?
Moi, vivre ! moi, lever mes regards éperdus
Vers ce ciel outragé que mon fils ne voit plus !
Sous un maître odieux dévorant ma tristesse,
Attendre dans les pleurs une affreuse vieillesse !
Quand on a tout perdu, quand on n'a plus d'espoir,
La vie est un opprobre, et la mort un devoir.*

* Mauvaise maxime qui court comme proverbe avec une légère teinte de ridicule, et qu'on a gaiement parodiée. C'est ce qu'on en peut faire de mieux.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

NARBAS.

O douleur ! ô regrets ! ô vieillesse pesante !
Je n'ai pu retenir cette fougue imprudente,
Cette ardeur d'un héros, ce courage emporté,
S'indignant dans mes bras de son obscurité.
Je l'ai perdu ! la mort me l'a ravi peut-être.
De quel front aborder la mère de mon maître ?
Quels maux sont en ces lieux accumulés sur moi !
Je reviens sans Egisthe ; et Polyphonte est roi !
Cet heureux artisan de fraudes et de crimes,
Cet assassin farouche, entouré de victimes,
Qui, nous persécutant de climats en climats,
Sema partout la mort, attachée à nos pas,
Il règne ; il affermit le trône qu'il profane ;
Il y jouit en paix du ciel qui le condamne.*
Dieux ! cachez mon retour à ses yeux pénétrants ;
Dieux ! dérobez Egisthe au fer de ses tyrans :
Guidez-moi vers sa mère, et qu'à ses pieds je meure !
Je vois, je reconnais cette triste demeure
Où le meilleur des rois a reçu le trépas,
Où son fils tout sanglant fut sauvé dans mes bras.
Hélas ! après quinze ans d'exil et de misère,
Je viens coûter encor des larmes à sa mère.†

* Souvenir de ce passage de Juvénal :

. . . . . Et fruitur dis
Iratis.

L'expression du poëte latin est aussi claire qu'elle est énergique, tandis qu'on ne comprend guère ce que veut dire *jouir du ciel.*

† C'est un peu sa faute. Pourquoi a-t-il été prudent au point de prendre avec Egisthe le nom de Polycète, et de faire de cet enfant préservé pour le trône un miracle d'ignorance ? Quel nom avait-il donné à Egisthe ? Nous n'en savons rien par toute la pièce.

A qui me déclarer ? Je cherche dans ces lieux
Quelque ami dont la main me conduise à ses yeux ;
Aucun ne se présente à ma débile vue.
Je vois près d'une tombe une foule éperdue ;
J'entends des cris plaintifs. Hélas ! dans ce palais
Un dieu persécuteur habite pour jamais.

SCÈNE II.

NARBAS, ISMÉNIE, *dans le fond du théâtre où l'on découvre le tombeau de Cresphonte.*

ISMÉNIE.

Quel est cet inconnu dont la vue indiscrète
Ose troubler la reine, et percer sa retraite ?
Est-ce de nos tyrans quelque ministre affreux,*
Dont l'œil vient épier les pleurs des malheureux ?

NARBAS.

Oh ! qui que vous soyez excusez mon audace ;
C'est un infortuné qui demande une grâce.
Il peut servir Mérope ; il voudrait lui parler.

ISMÉNIE.

Ah ! quel temps prenez-vous pour oser la troubler ?
Respectez la douleur d'une mère éperdue ;
Malheureux étranger, n'offensez point sa vue ;
Eloignez-vous.

NARBAS.

Hélas ! au nom des dieux vengeurs,
Accordez cette grâce à mon âge, à mes pleurs.
Je ne suis point, madame, étranger dans Messène.
Croyez, si vous servez, si vous aimez la reine,
Que mon cœur, à son sort attaché comme vous,
De sa longue infortune a senti tous les coups.

* *Ministre affreux* est banal. Il faut, même en injures, un certain choix.

Quelle est donc cette tombe, en ces lieux élevée,
Que j'ai vu de vos pleurs en ce moment lavée ?

ISMÉNIE.

C'est la tombe d'un roi des dieux abandonné,
D'un héros, d'un époux, d'un père infortuné,
De Cresphonte.

NARBAS, *allant vers le tombeau.*

O mon maître ! ô cendres que j'adore !

ISMÉNIE.

L'épouse de Cresphonte est plus à plaindre encore.

NARBAS.

Quels coups auraient comblé ses malheurs inouïs ?

ISMÉNIE.

Le coup le plus terrible ; on a tué son fils.

NARBAS.

Son fils Égisthe, ô dieux ! le malheureux Égisthe !

ISMÉNIE.

Nul mortel en ces lieux n'ignore un sort si triste.

NARBAS.

Son fils ne serait plus ?

ISMÉNIE.

Un barbare assassin
Aux portes de Messène a déchiré son sein.

NARBAS.

O désespoir ! ô mort que ma crainte a prédite !
Il est assassiné ! Mérope en est instruite ?
Ne vous trompez-vous pas ?

ISMÉNIE.

Des signes trop certains
Ont éclairé nos yeux sur ses affreux destins.
C'est vous en dire assez :* sa perte est assurée.

* Voilà une précaution qui trahit l'artifice du poëte. Narbas doit demander quels sont *ces signes trop certains*. Mais s'il le demandait, et qu'on lui répondît, l'embrouillement nécessaire à l'intrigue serait compromis.

NARBAS.

Quel fruit de tant de soins !

ISMÉNIE.

Au désespoir livrée,
Mérope va mourir ; son courage est vaincu :
Pour son fils seulement Mérope avait vécu :
Des nœuds qui l'arrêtaient sa vie est dégagée.
Mais avant de mourir elle sera vengée ;
Le sang de l'assassin par sa main doit couler ;
Au tombeau de Cresphonte elle va l'immoler.
Le roi, qui l'a permis, cherche à flatter sa peine ;
Un des siens en ces lieux doit aux pieds de la reine
Amener à l'instant ce lâche meurtrier,
Qu'au sang d'un fils si cher on va sacrifier.
Mérope cependant, dans sa douleur profonde,
Veut de ce lieu funeste écarter tout le monde.

NARBAS, *s'en allant.*

Hélas ! s'il est ainsi, pourquoi me découvrir ?*
Au pied de ce tombeau je n'ai plus qu'à mourir.

SCÈNE III.

ISMÉNIE.

Ce vieillard est, sans doute, un citoyen fidèle.
Il pleure ; il ne craint point de marquer un vrai zèle :
Il pleure ; et tout le reste, esclave des tyrans,
Détourne loin de nous des yeux indifférents.
Quel si grand intérêt prend-il à nos alarmes ?
La tranquille pitié fait verser moins de larmes.
Il montrait pour Egisthe un cœur tout paternel
Hélas ! courons à lui... Mais quel objet cruel !

* *Pourquoi me découvrir* est d'une naïveté exemplaire. Narbas se retire comme il reviendra sans trop savoir pourquoi.

SCÈNE IV.

MÉROPE, ISMÉNIE, EURYCLÈS, ÉGISTHE, *enchaîné*; GARDES, SACRIFICATEURS.

MÉROPE.

Qu'on amène à mes yeux cette horrible victime.
Inventons des tourments qui soient égaux au crime;
Ils ne pourront jamais égaler ma douleur.

ÉGISTHE.

On m'a vendu bien cher un instant de faveur;
Secourez-moi, grands dieux à l'innocent propices!

EURYCLÈS.

Avant que d'expirer, qu'il nomme ses complices.

MÉROPE, *avançant.*

Oui, sans doute, il le faut. Monstre, qui t'a porté
A ce comble du crime, à tant de cruauté?
Que t'ai-je fait?

ÉGISTHE.

Les dieux, qui vengent le parjure,
Sont témoins si ma bouche a connu l'imposture.
J'avais dit à vos pieds la simple vérité;
J'avais déjà fléchi votre cœur irrité;
Vous étendiez sur moi votre main protectrice:
Qui peut avoir sitôt lassé votre justice?
Et quel est donc ce sang qu'a versé mon erreur?
Quel nouvel intérêt vous parle en sa faveur?

MÉROPE.

Quel intérêt? barbare!

ÉGISTHE.

Hélas! sur son visage
J'entrevois de la mort la douloureuse image:

Que j'en suis attendri ! j'aurais voulu cent fois
Racheter de mon sang l'état où je la vois.*

MÉROPE.

Le cruel ! à quel point on l'instruisit à feindre !
Il m'arrache la vie, et semble encor me plaindre !
(*Elle se jette dans les bras d'Isménie.*)

EURYCLÈS.

Madame, vengez-vous, et vengez à la fois
Les lois, et la nature, et le sang de nos rois.

ÉGISTHE.

A la cour de ces rois telle est donc la justice !
On m'accueille, on me flatte ; on résout mon supplice !
Quel destin m'arrachait à mes tristes forêts ?
Vieillard infortuné, quels seront vos regrets ?
Mère trop malheureuse, et dont la voix si chère
M'avait prédit...

MÉROPE.

Barbare ! il te reste une mère ! †
Je serais mère encor sans toi, sans ta fureur.
Tu m'as ravi mon fils !

ÉGISTHE.

Si tel est mon malheur,
S'il était votre fils, je suis trop condamnable.
Mon cœur est innocent, mais ma main est coupable.
Que je suis malheureux ! Le ciel sait qu'aujourd'hui
J'aurais donné ma vie et pour vous et pour lui.

* *Racheter l'état* est une expression qui manque d'élégance, et que le complément *où je la vois* est loin d'ennoblir.

† "Nous devons avouer que ce mot sublime est dans l'ouvrage italien : EGISTO. *O cara madre! se in questo punto mi vedesti!* MÉROPE. *Hai madre?* EGISTO. *Che grande dolor fia il tuo!* MÉROPE. *Barbaro! madre fui ben anche io, e sol per tua cagione or nol son più.* EGISTHE. O ma mère, si tu me voyais dans l'état où je suis ! MÉROPE. Tu as une mère? EGISTHE. Quelle serait ta douleur ! MÉROPE. Barbare ! j'étais mère aussi ; je ne le suis plus, et toi seul en es cause."—(*La Harpe.*)

MÉROPE.

Quoi, traître ! quand ta main lui ravit cette armure...

ÉGISTHE.

Elle est à moi.

MÉROPE.

Comment ? que dis-tu ?

ÉGISTHE.

Je vous jure
Par vous, par ce cher fils, par vos divins aïeux,
Que mon père en mes mains mit ce don précieux.

MÉROPE.

Qui, ton père ? En Élide ? En quel trouble il me jette !
Son nom ? Parle, réponds.

ÉGISTHE.

Son nom est Polyclète :
Je vous l'ai déjà dit !

MÉROPE.

Tu m'arraches le cœur.
Quelle indigne pitié suspendait ma fureur !
C'en est trop ; secondez la rage qui me guide.
Qu'on traîne à ce tombeau ce monstre, ce perfide.*
(*Levant le poignard.*)
Mânes de mon cher fils ! mes bras ensanglantés...

NARBAS, *paraissant avec précipitation.*

Qu'allez-vous faire, ô dieux ?

MÉROPE.

Qui m'appelle ?

* Mérope se presse un peu trop de lever le poignard sur Égisthe ; car ce nom de Polyclète n'est pas une preuve, et il y a lieu de soupçonner quelque mystère. Heureusement Narbas sort à propos de sa cachette, et son intervention, motivée ou non, produit un grand effet.

NARBAS.

Arrêtez!
Hélas! il est perdu si je nomme sa mère.
S'il est connu.

MÉROPE.

Meurs, traître!

NARBAS.

Arrêtez!

ÉGISTHE, *tournant les yeux vers Narbas.*

O mon père!

MÉROPE.

Son père!

ÉGISTHE, *à Narbas.*

Hélas! que vois-je? où portez-vous vos pas?
Venez-vous être ici témoin de mon trépas?

NARBAS.

Ah! madame, empêchez qu'on achève le crime.
Euryclès, écoutez; écartez la victime:
Que je vous parle.

EURYCLÈS *emmène Egisthe, et ferme le fond du théâtre.*

O ciel!

MÉROPE, *s'avançant.*

Vous me faites trembler:
J'allais venger mon fils.

NARBAS, *se jetant à genoux.*

Vous alliez l'immoler. *
Égisthe...

* "La même situation peut inspirer les mêmes expressions à deux auteurs sans que l'un veuille rien prendre à l'autre. On trouve dans 'L'Electre' de Longepierre:—

J'allais venger mon frère!
Vous alliez l'immoler.

Mais la situation de Mérope est telle qu'il paraît impossible de ne pas employer ce vers."—(*La Harpe.*)

MÉROPE, *laissant tomber le poignard.*

Eh bien ! Egisthe ?

NARBAS.

O reine infortunée !
Celui dont votre main tranchait la destinée.
C'est Egisthe...

MÉROPE.

Il vivrait !

NARBAS.

C'est lui, c'est votre fils.

MÉROPE, *tombant dans les bras d'Isménie.*

Je me meurs !

ISMÉNIE.

Dieux puissants !

NARBAS, *à Isménie.*

Rappelez ses esprits.
Hélas ! ce juste excès de joie et de tendresse,
Ce trouble si soudain, ce remords qui la presse,
Vont consumer ses jours usés par la douleur.

MÉROPE, *revenant à elle.*

Ah ! Narbas, est-ce vous ? est-ce un songe trompeur ?
Quoi ! c'est vous ! c'est mon fils ! Qu'il vienne, qu'il paraisse.

NARBAS.

Redoutez, renfermez cette juste tendresse.
(*à Isménie.*)
Vous, cachez à jamais ce secret important :
Le salut de la reine et d'Egisthe en dépend.

MÉROPE.

Ah ! quel nouveau danger empoisonne ma joie !
Cher Egisthe ! quel dieu défend que je te voie ?
Ne m'est-il donc rendu que pour mieux m'affliger ?

NARBAS.

Ne le connaissant pas, vous alliez l'égorger;
Et, si son arrivée est ici découverte,
En le reconnaissant vous assurez sa perte.
Malgré la voix du sang, feignez, dissimulez:
Le crime est sur le trône; on vous poursuit: tremblez!

SCÈNE V.

MÉROPE, EURYCLÈS, NARBAS, ISMÉNIE.

EURYCLÈS.

Ah! madame, le roi commande qu'on saisisse...*

MÉROPE.

Qui?

EURYCLÈS.

Ce jeune étranger qu'on destine au supplice.

MÉROPE, *avec transport.*

Eh bien! cet étranger, c'est mon fils, c'est mon sang.
Narbas, on va plonger le couteau dans son flanc!
Courons tous.

NARBAS.

Demeurez.

MÉROPE.

C'est mon fils qu'on entraine!
Pourquoi? quelle entreprise exécrable et soudaine!
Pourquoi m'ôter Egisthe?

EURYCLÈS.

Avant de vous venger,
Polyphonte, dit-il, prétend l'interroger.

* "Le trouble et l'intérêt croissent à tout moment. Ce qu'il y a d'heureux, c'est que le péril des personnages est toujours le même, quoiqu'ils se soient reconnus; au lieu que, dans beaucoup de reconnaissances, le péril cesse avec l'erreur."—(*La Harpe.*)

MÉROPE.

L'interroger ? qui ? lui ? sait-il quelle est sa mère ?

EURYCLÈS.

Nul ne soupçonne encor ce terrible mystère.

MÉROPE.

Courons à Polyphonte ; implorons son appui.

NARBAS.

N'implorez que les dieux, et ne craignez que lui.

EURYCLÈS.

Si les droits de ce fils au roi font quelque ombrage,
De son salut au moins votre hymen est le gage.
Prêt à s'unir à vous d'un éternel lien,
Votre fils aux autels va devenir le sien ;
Et, dût sa politique en être encor jalouse,
Il faut qu'il serve Egisthe, alors qu'il vous épouse.

NARBAS.

Il vous épouse ! lui ! Quel coup de foudre, ô ciel !

MÉROPE.

C'est mourir trop longtemps dans ce trouble cruel !
Je vais...

NARBAS.

Vous n'irez point, ô mère déplorable !
Vous n'accomplirez point cet hymen exécrable.

EURYCLÈS.

Narbas, elle est forcée à lui donner la main.
Il peut venger Cresphonte.

NARBAS.

Il en est l'assassin.

MÉROPE.

Lui ? Ce traître ?

NARBAS.

Oui, lui-même ; oui, ses mains sanguinaires
Ont égorgé d'Egisthe et le père et les frères :
Je l'ai vu sur mon roi, j'ai vu porter les coups ;
Je l'ai vu tout couvert du sang de votre époux.

MÉROPE.

Ah ! dieux !

NARBAS.

J'ai vu le monstre entouré de victimes ;
Je l'ai vu contre vous accumuler les crimes :
Il déguisa sa rage à force de forfaits ;
Lui-même aux ennemis il ouvrit ce palais,
Il y porta la flamme ; et parmi le carnage,
Parmi les traits, les feux, le trouble, le pillage,
Teint du sang de vos fils, mais des brigands vainqueur,
Assassin de son prince, il parut son vengeur. *
D'ennemis, de mourants, vous étiez entourée ;
Et moi, perçant à peine une foule égarée,
J'emportai votre fils dans mes bras languissants.
Les dieux ont pris pitié de ses jours innocents :
Je l'ai conduit, seize ans, de retraite en retraite ;
J'ai pris, pour me cacher, le nom de Polyclète :
Et, lorsqu'en arrivant je l'arrache à vos coups,
Polyphonte est son maître et devient votre époux !

MÉROPE.

Ah ! tout mon sang ce glace à ce récit horrible.

EURYCLÈS.

On vient : c'est Polyphonte.

MÉROPE.

O dieux ! est-il possible ?

(*à Narbas.*)

Va, dérobe surtout ta vue à sa fureur.

* Il fallait que Polyphonte, pour produire cette illusion, fût bien habile ou ses témoins bien peu clairvoyants. Depuis quinze ans le pouvoir de Polyphonte repose sur cette erreur ; mais comme l'invraisemblance se rattache à des événements qui ont précédé l'action, la critique doit être indulgente.

NARBAS.

Hélas ! si votre fils est cher à votre cœur
Avec son assassin, dissimulez, madame.

EURYCLÈS.

Renfermons ce secret dans le fond de notre âme.
Un seul mot peut le perdre.

MÉROPE, *à Euryclès.*

Ah ! cours ; et que tes yeux
Veillent sur ce dépôt si cher, si précieux.

EURYCLÈS.

N'en doutez point.

MÉROPE.

Hélas ! j'espère en ta prudence ;
C'est mon fils, c'est ton roi. Dieux ? ce monstre s'avance !

SCÈNE VI.

MÉROPE, POLYPHONTE, ÉROX, ISMÉNIE, SUITE.

POLYPHONTE.

Le trône vous attend, et les autels sont prêts ; *
L'hymen qui va vous joindre unit nos intérêts.
Comme roi, comme époux, le devoir me commande
Que je venge le meurtre, et que je vous défende.
Deux complices déjà, par mon ordre saisis,
Vont payer de leur sang le sang de votre fils,
Mais, malgré tous mes soins, votre lente vengeance
A bien mal secondé ma prompte vigilance.
J'avais à votre bras remis cet assassin :
Vous-même, disiez-vous, deviez percer son sein.

* Voilà un nouveau coup de théâtre, prévu sans doute, et cependant d'un puissant intérêt dramatique.

MÉROPE.

Plût aux dieux que mon bras fût le vengeur du crime !

POLYPHONTE.

C'est le devoir des rois, c'est le soin qui m'anime.

MÉROPE.

Vous !

POLYPHONTE.

Pourquoi donc, madame, avez-vous différé ?
Votre amour pour un fils serait-il altéré ?

MÉROPE.

Puissent ses ennemis périr dans les supplices !
Mais si ce meurtrier, seigneur, a des complices ;
Si je pouvais par lui reconnaître le bras,
Le bras dont mon époux a reçu le trépas...
Ceux dont la race impie a massacré le père
Poursuivront à jamais et le fils et la mère.
Si l'on pouvait...

POLYPHONTE.

C'est là ce que je veux savoir ;
Et déjà le coupable est mis en mon pouvoir.

MÉROPE.

Il est entre vos mains ?

POLYPHONTE.

Oui, madame, et j'espère
Percer, en lui parlant, ce ténébreux mystère.

MÉROPE.

Ah ! barbare ! A moi seule il faut qu'il soit remis.
Rendez-moi... Vous savez que vous l'avez promis.
(*à part.*)
O mon sang ! ô mon sang ! quel sort on vous prépare !
(*à Polyphonte.*)
Seigneur, ayez pitié...

POLYPHONTE.

Quel transport vous égare !
Il mourra.

MÉROPE.

Lui ?

POLYPHONTE.

Sa mort pourra vous consoler.

MÉROPE.

Ah ! je veux à l'instant le voir et lui parler.

POLYPHONTE.

Ce mélange inouï d'horreur et de tendresse,
Ces transports dont votre âme à peine est la maîtresse,
Ces discours commencés, ce visage interdit,
Pourraient de quelque ombrage alarmer mon esprit.
Mais puis-je m'expliquer avec moins de contrainte ?
D'un déplaisir nouveau votre âme semble atteinte.
Qu'a donc dit ce vieillard que l'on vient d'amener ?
Pourquoi fuit-il mes yeux ? que dois-je en soupçonner ?
Quel est-il ?

MÉROPE.

Eh ! seigneur, à peine sur le trône,
La crainte, le soupçon, déjà vous environne !*

POLYPHONTE.

Partagez donc ce trône : et, sur de mon bonheur,
Je verrai les soupçons exilés de mon cœur.
L'autel attend déjà Mérope et Polyphonte.

MÉROPE, *en pleurant.*

Les dieux vous ont donné le trône de Cresphonte ;
Il y manquait sa femme : et ce comble d'horreur,
Ce crime épouvantable...

ISMÉNIE.

Eh ! madame !

* *Trône* et *environne* riment mal, puisque dans le premier mot la voyelle est longue et qu'elle est brève dans le second. C'est une rime provençale.

MÉROPE.

Ah ! seigneur,
Pardonnez... Vous voyez une mère éperdue.
Les dieux m'ont tout ravi ; les dieux m'ont confondue.
Pardonnez... De mon fils rendez-moi l'assassin.

POLYPHONTE.

Tout son sang, s'il le faut, va couler sous ma main.
Venez, madame.

MÉROPE.

O dieux ! dans l'horreur qui me presse.
Secourez une mère, et cachez sa faiblesse !

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

POLYPHONTE, ÉROX.

POLYPHONTE.

A ses emportements, je croirais qu'à la fin
Elle a de son époux reconnu l'assassin ;
Je croirais que ses yeux ont éclairé l'abîme
Où dans l'impunité s'était caché mon crime.*
Son cœur avec effroi se refuse à mes vœux,
Mais ce n'est pas son cœur, c'est sa main que je veux :
Telle est la loi du peuple ; il le faut satisfaire.
Cet hymen m'asservit et le fils et la mère ;
Et par ce nœud sacré, qui la met dans mes mains,
Je n'en fais qu'une esclave utile à mes desseins.
Qu'elle écoute à son gré son impuissante haine ;
Au char de ma fortune il est temps qu'on l'enchaîne.
Mais vous, au meurtrier vous venez de parler :
Que pensez-vous de lui ?

ÉROX.

Rien ne peut le troubler :
Simple dans ses discours, mais ferme, invariable,
La mort ne fléchit point cette âme impénétrable.
J'en suis frappé, seigneur, et je n'attendais pas
Un courage aussi grand dans un rang aussi bas.†
J'avouerai qu'en secret moi-même je l'admire.

* Ces deux vers sont excellents et dignes de Racine. *Eclaire l'abîme* est une figure hardie mais juste. La clairvoyance répand sur les objets la clarté qui l'illumine.

† Antithèse analogue à celle du vers de Virgile :

Ingentes animos angusto in pectore versant.—(*Georg.*, iv, 83.)

POLYPHONTE.

Quel est-il, en un mot ?

ÉROX.

Ce que j'ose vous dire,
C'est qu'il n'est point, sans doute, un de ces assassins *
Disposés en secret pour servir vos desseins.

POLYPHONTE.

Pouvez-vous en parler avec tant d'assurance ?
Leur conducteur n'est plus. Ma juste défiance
A pris soin d'effacer dans son sang dangereux
De ce secret d'Etat les vestiges honteux :
Mais ce jeune inconnu me tourmente et m'attriste.
Me répondez-vous bien qu'il m'ait défait d'Egisthe ?
Croirai-je que, toujours soigneux de m'obéir,
Le sort jusqu'à ce point m'ait voulu prévenir ?

ÉROX.

Mérope, dans les pleurs mourant désespérée
Est de votre bonheur une preuve assurée ;
Et tout ce que je vois le confirme en effet.
Plus fort que tous nos soins, le hasard a tout fait.

POLYPHONTE.

Le hasard va souvent plus loin que la prudence ;
Mais j'ai trop d'ennemis, et trop d'expérience,
Pour laisser le hasard arbitre de mon sort.
Quel que soit l'étranger, il faut hâter sa mort.
Sa mort sera le prix de cet hymen auguste ;
Elle affermit mon trône : il suffit, elle est juste.

* Il est certain que ni Érox ni Polyphonte ne doivent rien comprendre, pas plus que le spectateur, à cet embrouillement qui fait d'Egisthe son propre assassin. Polyphonte de son côté s'est bien pressé de faire disparaître le chef des meurtriers et d'étouffer, comme il dit dans son langage à périphrases :

Dans son sang dangereux
De ce secret d'Etat les vestiges honteux.

La Harpe trouve que cette périphrase est louche, et il a raison, mais il faut ajouter encore qu'elle est languissante.

Le peuple, sous mes lois pour jamais engagé,
Croira son prince mort, et le croira vengé.
Mais répondez : quel est ce vieillard téméraire
Qu'on dérobe à ma vue avec tant de mystère ?
Mérope allait verser le sang de l'assassin :
Ce vieillard, dites-vous, a retenu sa main ;
Que voulait-il ?

ÉROX.

Seigneur, chargé de sa misère,
De ce jeune étranger ce vieillard est le père :
Il venait implorer la grâce de son fils.

POLYPHONTE.

Sa grâce ? Devant moi je veux qu'il soit admis.
Ce vieillard me trahit, crois-moi, puisqu'il se cache.
Ce secret m'importune, il faut que je l'arrache.
Le meurtrier, surtout, excite mes soupçons.
Pourquoi, par quel caprice, et par quelles raisons,
La reine, qui tantôt pressait tant son supplice,
N'ose-t-elle achever ce juste sacrifice ?
La pitié paraissait adoucir ses fureurs ;
Sa joie éclatait même à travers ses douleurs.

ÉROX.

Qu'importe sa pitié, sa joie, et sa vengeance ?

POLYPHONTE.

Tout m'importe, et de tout je suis en défiance.
Elle vient : qu'on m'amène ici cet étranger.

SCÈNE II.

POLYPHONTE, ÉROX, ÉGISTHE, EURYCLÈS, MÉROPE, ISMÉNIE, GARDES.

MÉROPE.

Remplissez vos serments ; songez à me venger :
Qu'à mes mains, à moi seule, on laisse la victime.

POLYPHONTE.

La voici devant vous. Votre intérêt m'anime.
Vengez-vous, baignez-vous au sang du criminel ;
Et sur son corps sanglant je vous mène à l'autel.

MÉROPE.

Ah ! dieux !

ÉGISTHE, *à Polyphonte.*

Tu vends mon sang à l'hymen de la reine ;*
Ma vie est peu de chose, et je mourrai sans peine :
Mais je suis malheureux, innocent, étranger ;
Si le ciel t'a fait roi, c'est pour me protéger.
J'ai tué justement un injuste adversaire.†
Mérope veut ma mort ; je l'excuse, elle est mère ;
Je bénirai ses coups, prêts à tomber sur moi :
Et je n'accuse ici qu'un tyran tel que toi.

POLYPHONTE.

Malheureux ! oses-tu, dans ta rage insolente...

MÉROPE.

Eh ! seigneur, excusez sa jeunesse imprudente :
Elevé loin des cours, et nourri dans les bois,
Il ne sait pas encor ce qu'on doit à des rois.‡

POLYPHONTE.

Qu'entends-je ? quel discours ! quelle surprise extrême !
Vous, le justifier !

* Cette phrase est concise et se fait entendre sans être parfaitement exacte. Egisthe veut dire : Tu achètes l'hymen de la reine au prix de mon sang.

† Rodrigue (*Cid*, act iii., sc. 4) exprime à peu près la même idée, et il ajoute :

Je le ferais encor si j'avais à le faire.

Ce vers de Corneille et celui de Voltaire sont devenus proverbe.

‡ "Ce mouvement d'autant plus vrai qu'il est involontaire, et cette imprudence maternelle qui révèle ce qu'elle veut cacher, et qui expose le fils qu'elle veut défendre, est d'une vérité sublime : c'est la nature surprise dans son secret, une beauté de premier ordre, et bien supérieure au mérite de la situation."—(*La Harpe.*)

MÉROPE.

Qui ? moi, seigneur ?

POLYPHONTE.

Vous-même.
De cet égarement sortirez-vous enfin ?
De votre fils, madame, est-ce ici l'assassin ?

MÉROPE.

Mon fils, de tant de rois le déplorable reste,
Mon fils, enveloppé dans un piége funeste
Sous les coups d'un barbare...

ISMÉNIE.

O ciel ! que faites-vous ?

POLYPHONTE.

Quoi ! vos regards sur lui se tournent sans courroux ?
Vous tremblez à sa vue, et vos yeux s'attendrissent ?
Vous voulez me cacher les pleurs qui les remplissent ?

MÉROPE.

Je ne les cache point, ils paraissent assez ;
La cause en est trop juste, et vous la connaissez.

POLYPHONTE.

Pour en tarir la source il est temps qu'il expire.
Qu'on l'immole, soldats !

MÉROPE, *s'avançant.*

Cruel ! qu'osez-vous dire ?

ÉGISTHE.

Quoi ! de pitié pour moi tous vos sens sont saisis !

POLYPHONTE.

Qu'il meure !

MÉROPE.

Il est...

POLYPHONTE.

Frappez.

MÉROPE, *se jetant entre Egisthe les soldats.*

Barbare ! il est mon fils.*

ÉGISTHE.

Moi, votre fils ?

MÉROPE, *en l'embrassant.*

Tu l'es : et ce ciel que j'atteste,
Ce ciel qui t'a formé dans un sein si funeste,
Et qui trop tard, hélas ! a dessillé mes yeux,
Te remet dans mes bras pour nous perdre tous deux.

ÉGISTHE.

Quel miracle, grands dieux, que je ne puis comprendre !

POLYPHONTE.

Une telle imposture a de quoi me surprendre
Vous, sa mère ! qui ? vous, qui demandiez sa mort ?

ÉGISTHE.

Ah ! si je meurs son fils, je rends grâce à mon sort.

MÉROPE.

Je suis sa mère. Hélas ! mon amour m'a trahie.
Oui, tu tiens dans tes mains le secret de ma vie,
Tu tiens le fils des dieux enchaîné devant toi,
L'héritier de Cresphonte, et ton maître, et ton roi.
Tu peux, si tu le veux, m'accuser d'imposture.
Ce n'est pas aux tyrans à sentir la nature ; †
Ton cœur, nourri de sang, n'en peut être frappé.
Oui, c'est mon fils, te dis-je, au carnage échappé.

POLYPHONTE.

Que prétendez-vous dire ? et sur quelles alarmes...

* On n'a pas besoin de faire admirer la beauté de ce dialogue où il n'y a pas un mouvement qui ne soit naturel, ni un mot qui ne soit le mot nécessaire, et tout cela pour aboutir à un coup de théâtre d'un effet saisissant.

† Le sentiment exprimé par ce vers est vrai, mais la forme sentencieuse qui en fait une maxime ralentit l'élan de la passion.

ÉGISTHE.

Va, je me crois son fils ; mes preuves sont ses larmes,
Mes sentiments, mon cœur par la gloire animé,
Mon bras, qui t'eût puni s'il n'était désarmé.

POLYPHONTE.

Ta rage auparavant sera seule punie.
C'est trop.

MÉROPE, *se jetant à ses genoux.*

Commencez donc par m'arracher la vie ;
Ayez pitié des pleurs dont mes yeux sont noyés.
Que vous faut-il de plus ? Mérope est à vos pieds ;
Mérope les embrasse, et craint votre colère,
A cet effort affreux jugez si je suis mère,*
Jugez de mes tourments : ma détestable erreur,
Ce matin, de mon fils allait percer le cœur.
Je pleure à vos genoux mon crime involontaire.
Cruel ! vous qui vouliez lui tenir lieu de père,
Qui deviez protéger ses jours infortunés,
Le voilà devant vous, et vous l'assassinez !
Son père est mort, hélas ! par un crime funeste ;
Sauvez le fils : je puis oublier tout le reste ;
Sauvez le sang des dieux et de vos souverains ;
Il est seul, sans défense ; il est entre vos mains.
Qu'il vive, et c'est assez. Heureuse en mes misères,
Lui seul il me rendra mon époux et ses frères.
Vous voyez avec moi ses aïeux à genoux,
Votre roi dans les fers.

ÉGISTHE.

O reine ! levez-vous,
Et daignez me prouver que Cresphonte est mon père,
En cessant d'avilir et sa veuve et ma mère.
Je sais peu de mes droits quelle est la dignité ;
Mais le ciel m'a fait naître avec trop de fierté,
Avec un cœur trop haut pour qu'un tyran l'abaisse.
De mon premier état j'ai bravé la bassesse,

* Ce beau vers est un peu gâté par l'épithète *affreux*. Nous verrons plus loin un crime *funeste*. Ces malheureux adjectifs jouent de mauvais tours aux poëtes.

Et mes yeux du présent ne sont point éblouis.
Je me sens né des rois, je me sens votre fils.
Hercule ainsi que moi commença sa carrière,
Il sentit l'infortune en ouvrant la paupière ;
Et les dieux l'ont conduit à l'immortalité,
Pour avoir, comme moi, vaincu l'adversité,
S'il m'a transmis son sang, j'en aurai le courage.
Mourir digne de vous, voilà mon héritage.
Cessez de le prier, cessez de démentir
Le sang des demi-dieux dont on me fait sortir.

POLYPHONTE, *à Mérope.*

Eh bien ! il faut ici nous expliquer sans feinte.
Je prends part aux douleurs dont vous êtes atteinte ;
Son courage me plaît ; je l'estime, et je crois
Qu'il mérite en effet d'être du sang des rois.
Mais une vérité d'une telle importance
N'est pas de ces secrets qu'on croit sans évidence.
Je le prends sous ma garde, il m'est déjà remis ;
Et, s'il est né de vous, je l'adopte pour fils.*

ÉGISTHE.

Vous, m'adopter ?

MÉROPE.

Hélas !

POLYPHONTE.

Réglez sa destinée.
Vous achetiez sa mort avec mon hyménée. †
La vengeance à ce point a pu vous captiver :
L'amour fera-t-il moins quand il faut le sauver ?

MÉROPE.

Quoi, barbare !

* Voilà quatre vers qui sont bien et dûment de la prose.

† Phrase peu élégante, plus obscure encore que le mot analogue d'Égisthe :

Tu vends mon sang à l'hymen de la reine.

POLYPHONTE.

Madame, il y va de sa vie.
Votre âme en sa faveur paraît trop attendrie*
Pour vouloir exposer à mes justes rigueurs,
Par d'imprudents refus, l'objet de tant de pleurs.

MÉROPE

Seigneur, que de son sort il soit du moins le maître.
Daignez...

POLYPHONTE.

C'est votre fils, madame, ou c'est un traître.
Je dois m'unir à vous pour lui servir d'appui ;
Ou je dois me venger et de vous et de lui.
C'est à vous d'ordonner sa grâce ou son supplice.
Vous êtes, en un mot, sa mère, ou sa complice.
Choisissez ; mais sachez qu'au sortir de ces lieux
Je ne vous en croirai qu'en présence des dieux.
Vous, soldats, qu'on le garde ; et vous, que l'on me suive.
(*à Mérope.*)
Je vous attends ; voyez si vous voulez qu'il vive ;
Déterminez d'un mot mon esprit incertain ;
Confirmez sa naissance en me donnant la main.
Votre seule réponse ou le sauve ou l'opprime.
Voilà mon fils, madame, ou voilà ma victime. †
Adieu.

MÉROPE.

Ne m'ôtez pas la douceur de le voir ;
Rendez-le à mon amour, à mon vain désespoir.

POLYPHONTE.

Vous le verrez au temple.

ÉGISTE, *que les soldats emmènent.*

O reine auguste et chère,
O vous que j'ose à peine encor nommer ma mère,

* La Grèce en ma faveur est trop inquiétée.
— RACINE, *Andromaque*, act i., sc. 2.

† Cette réponse de Polyphonte est bien dans le ton tragique et d'un style ferme et concis, sans périphrases, sans épithètes.

Ne faites rien d'indigne et de vous et de moi !
Si je suis votre fils, je sais mourir en roi.

SCÈNE III.

MÉROPE.

Cruels, vous l'enlevez ; en vain je vous implore :
Je ne l'ai donc revu que pour le perdre encore ?
Pourquoi m'exauciez-vous, ô dieu trop imploré ?
Pourquoi rendre à mes vœux ce fils tant désiré ?
Vous l'avez arraché d'une terre étrangère,
Victime réservée au bourreau de son père :
Ah ! privez-moi de lui ; cachez ses pas errants
Dans le fond des déserts, à l'abri des tyrans.

SCÈNE IV.

MÉROPE, NARBAS, EURYCLÈS.

MÉROPE.

Sais-tu l'excès d'horreur où je me vois livrée ?

NARBAS.

Je sais que de mon roi la perte est assurée,
Que déjà dans les fers Égisthe est retenu.
Qu'on observe mes pas.

MÉROPE.

C'est moi qui l'ai perdu.

NARBAS.

Vous !

MÉROPE.

J'ai tout révélé. Mais, Narbas, quelle mère,
Prête à perdre son fils, peut le voir, et se taire ?
J'ai parlé, c'en est fait ; et je dois désormais
Réparer ma faiblesse à force de forfaits.

NARBAS.

Quels forfaits, dites-vous ?

SCÈNE V.

MÉROPE, NARBAS, EURYCLÈS, ISMÉNIE.

ISMÉNIE.

Voici l'heure, madame,
Qu'il vous faut rassembler les forces de votre âme.
Un vain peuple, qui vole après la nouveauté,
Attend votre hyménée avec avidité.
Le tyran règle tout ; il semble qu'il apprête
L'appareil du carnage, et non pas d'une fête.
Par l'or de ce tyran le grand prêtre inspiré
A fait parler le dieu dans son temple adoré.
Au nom de vos aïeux et du dieu qu'il atteste,
Il vient de déclarer cette union funeste.
Polyphonte, dit-il, a reçu vos serments ;
Messène en est témoin, les dieux en sont garants.
Le peuple a répondu par des cris d'allégresse ;
Et, ne soupçonnant pas le chagrin qui vous presse,
Il célèbre à genoux cet hymen plein d'horreur :
Il bénit le tyran qui vous perce le cœur.

MÉROPE.

Et mes malheurs encor font la publique joie !

NARBAS.

Pour sauver votre fils quelle funeste voie !

MÉROPE.

C'est un crime effroyable, et déjà tu frémis.

NARBAS.

Mais c'en est un plus grand de perdre votre fils.

MÉROPE.

Eh bien ! le désespoir m'a rendu mon courage.
Courons tous vers le temple où m'attend mon outrage ;
Montrons mon fils au peuple, et plaçons-le à leurs yeux,*
Entre l'autel et moi, sous la garde des dieux.
Il est né de leur sang, ils prendront sa défense ;
Ils ont assez longtemps trahi son innocence.
De son lâche assassin je peindrai les fureurs :
L'horreur et la vengeance empliront tous les cœurs.
Tyrans, craignez les cris et les pleurs d'une mère !
On vient ; ah ! je frissonne. Ah ! tout me désespère.
On m'appelle, et mon fils est au bord du cercueil ;
Le tyran peut encor l'y plonger d'un coup d'œil.
(*Aux sacrificateurs.*)
Ministres rigoureux du monstre qui m'opprime.
Vous venez à l'autel entraîner la victime.
O vengeance ! ô tendresse ! ô nature ! ô devoir !
Qu'allez-vous ordonner d'un cœur au désespoir ?

* Voltaire se permet souvent l'élision du pronom *le* qui supprime un mot nécessaire au sens. Il faut user discrètement de ce droit et mieux vaudrait encore s'en abstenir. Puisque dans la prose ce mot significatif et accentué ne disparait pas devant une voyelle, la versification ne devrait jamais en faire le sacrifice à la mesure.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

ÉGISTHE, NARBAS, EURYCLÈS.

NARBAS.

Le tyran nous retient au palais de la reine,
Et notre destinée est encore incertaine.
Je tremble pour vous seul. Ah ! mon prince, ah ! mon fils !
Souffrez qu'un nom si doux me soit encor permis.
Ah ! vivez. D'un tyran désarmez la colère,
Conservez une tête, hélas ! si nécessaire,
Si longtemps menacée, et qui m'a tant coûté !

EURYCLÈS.

Songez que, pour vous seul abaissant sa fierté,
Mérope de ses pleurs daigne arroser encore
Les parricides mains d'un tyran qu'elle abhorre.

ÉGISTHE.

D'un long étonnement à peine revenu,
Je crois renaître ici dans un monde inconnu.
Un nouveau sang m'anime, un nouveau jour m'éclaire.*
Qui ? moi, né de Mérope ! et Cresphonte est mon père !
Son assassin triomphe ; il commande, et je sers !
Je suis le sang d'Hercule, et je suis dans les fers !

* Egisthe parle la même langue que Gusman dans *Alzire*, act v., c. 7 :

Je meurs, le voile tombe, un nouveau jour m'éclaire.

NARBAS.

Plût aux dieux qu'avec moi le petit-fils d'Alcide
Fût encore inconnu dans les champs de l'Élide !

ÉGISTHE.

Eh quoi ! tous les malheurs aux humains réservés,*
Faut-il, si jeune encor, les avoir éprouvés ?
Les ravages, l'exil, la mort, l'ignominie,
Dès ma première aurore ont assiégé ma vie.
De déserts en déserts, errant, persécuté,
J'ai langui dans l'opprobre et dans l'obscurité.
Le ciel sait cependant si, parmi tant d'injures,
J'ai permis à ma voix d'éclater en murmures.
Malgré l'ambition qui dévorait mon cœur,
J'embrassai les vertus qu'exigeait mon malheur ;
Je respectai, j'aimai jusqu'à votre misère ;
Je n'aurais point aux dieux demandé d'autre père ;†
Ils m'en donnent un autre, et c'est pour m'outrager.
Je suis fils de Cresphonte, et ne puis le venger.
Je retrouve une mère, un tyran me l'arrache :
Un détestable hymen à ce monstre l'attache.
Je maudis dans vos bras le jour où je suis né ;
Je maudis le secours que vous m'avez donné.
Ah ! mon père, ah ! pourquoi d'une mère égarée
Reteniez-vous tantôt la main désespérée ?
Mes malheurs finissaient ; mon sort était rempli.

NARBAS.

Ah ! vous êtes perdu ; le tyran vient ici.

* " *Mérope* est de tous les ouvrages de Voltaire, celui où il s'est le plus pénétré de l'esprit des anciens. On croit les entendre dans ce discours d'Egisthe."—(*La Harpe.*) On regrette, toutefois, d'y trouver cette ligne prosaïque :

J'embrassai les vertus *qu'exigeait* mon malheur.

† Ce langage d'Égisthe est noble et simple tout ensemble : il a la dignité tragique et le naturel.

SCÈNE II.

POLYPHONTE, ÉGISTHE, NARBAS, EURYCLÈS, GARDES.

POLYPHONTE.

(*Narbas et Euryclès s'éloignent un peu.*)

Retirez-vous ; et toi, dont l'aveugle jeunesse
Inspire une pitié qu'on doit à la faiblesse,
Ton roi veut bien encor, pour la dernière fois,
Permettre à tes destins de changer à ton choix.
Le présent, l'avenir, et jusqu'à ta naissance,
Tout ton être, en un mot, est dans ma dépendance.
Je puis au plus haut rang d'un seul mot t'élever,
Te laisser dans les fers, te perdre, ou te sauver.
Elevé loin des cours et sans expérience,
Laisse-moi gouverner ta farouche imprudence.
Crois-moi, n'affecte point, dans ton sort abattu,
Cet orgueil dangereux que tu prends pour vertu.
Si dans un rang obscur le destin t'a fait naître,
Conforme à ton état, sois humble avec ton maître.
Si le hasard heureux t'a fait naître d'un roi,
Rends-toi digne de l'être en servant près de moi.*
Une reine en ces lieux te donne un grand exemple ;
Elle a suivi mes lois, et marche vers le temple.
Suis ses pas et les miens, viens aux pieds de l'autel
Me jurer à genoux un hommage éternel.
Puisque tu crains les dieux, atteste leur puissance,
Prends-les tous à témoin de ton obéissance.
La porte des grandeurs est ouverte pour toi :
Un refus te perdra. Choisis, et réponds-moi.

* Ces vers rappellent, sans l'égaler, le dilemme de Mathan dans *Athalie*, act. ii., sc. 5 :

A d'illustres parents s'il doit son origine,
La splendeur de son rang doit hâter sa ruine ;
Dans le vulgaire obscur si les dieux l'ont placé
Qu'importe qu'au hasard un sang vil soit versé ?

ÉGISTHE.

Tu me vois dé armé, comment puis-je répondre ? *
Tes discours, je l'avoue, ont de quoi me confondre.
Mais rends-moi seulement ce glaive que tu crains,
Ce fer que ta prudence écarte de mes mains :
Je répondrai pour lors, et tu pourras connaître
Qui de nous deux, perfide, est l'esclave ou le maître :
Si c'est à Polyphonte à régler nos destins,
Et si le fils des rois punit les assassins.

POLYPHONTE.

Faible et fier ennemi, ma bonté t'encourage :
Tu me crois assez grand pour oublier l'outrage,
Pour ne m'avilir pas jusqu'à punir en toi
Un esclave inconnu qui s'attaque à son roi.
Eh bien ! cette bonté, qui s'indigne et se lasse,
Te donne un seul moment pour obtenir ta grâce.
Je t'attends aux autels, et tu peux y venir :
Viens recevoir la mort, ou jurer d'obéir.
Gardes, auprès de moi vous pourrez l'introduire ;
Qu'aucun autre ne sorte, et n'ose le conduire.
Vous, Narbas, Euryclès, je le laisse en vos mains.
Tremblez ! vous répondrez de ces caprices vains.
Je connais votre haine, et j'en sais l'impuissance ; †
Mais je me fie au moins à votre expérience.
Qu'il soit né de Mérope, ou qu'il soit votre fils,
D'un conseil imprudent sa mort sera le prix.

* Égisthe a déjà tenu le même langage, act. iv., sc 2., lorsqu'il disait :

Mon bras, qui t'eût puni s'il n'était désarmé.

† Ce vers est une précaution du poëte, mais cette précaution même donne l'éveil sur l'imprudence de Polyphonte, qui laisse Egisthe aux mains de Narbas et d'Euryclès, connus tous deux pour leur dévouement à Mérope.

SCÈNE III.

ÉGISTHE, NARBAS, EURYCLÈS.

ÉGISTHE.

Ah ! je n'en recevrai que du sang qui m'anime.
Hercule, instruis mon bras à me venger du crime ;
Eclaire mon esprit, du sein des immortels !
Polyphonte m'appelle aux pieds de tes autels,
Et j'y cours.

NARBAS.

Ah ! mon prince, êtes-vous las de vivre ?

EURYCLÈS.

Dans ce péril du moins si nous pouvions vous suivre !
Mais laissez-nous le temps d'éveiller un parti
Qui, tout faible qu'il est, n'est point anéanti.
Souffrez...

ÉGISTHE.

En d'autres temps mon courage tranquille
Au frein de vos leçons serait souple et docile ;
Je vous croirais tous deux : mais, dans un tel malheur,
Il ne faut consulter que le ciel et son cœur.
Qui ne peut se résoudre, aux conseils s'abandonne ; *
Mais le sang des héros ne croit ici personne.
Le sort en est jeté... Ciel ! qu'est-ce que je vois !
Mérope !

* "*Se résoudre* exige un régime, et ce vers est inutile et froid, puisqu'il répète en maxime ce que les précédents et le suivant expriment en sentiment."—(*La Harpe.*)

SCÈNE IV.

MÉROPE, ÉGISTHE, NARBAS, EURYCLÈS, SUITE.

MÉROPE.

Le tyran m'ose envoyer vers toi :
Ne crois pas que je vive après cet hyménée ;
Mais cette honte horrible où je suis entraînée,
Je la subis pour toi, je me fais cet effort :
Fais-toi celui de vivre, et commande à ton sort.
Cher objet des terreurs dont mon âme est atteinte,
Toi pour qui je connais et la honte et la crainte,
Fils des rois et des dieux, mon fils, il faut servir.
Pour savoir se venger, il faut savoir souffrir.
Je sens que ma faiblesse et t'indigne et t'outrage ;
Je t'en aime encor plus, et je crains davantage.
Mon fils...

ÉGISTHE.

Osez me suivre.

MÉROPE.

Arrête. Que fais-tu ?
Dieux ! je me plains à vous de son trop de vertu.

ÉGISTHE.

Voyez-vous en ces lieux le tombeau de mon père ?
Entendez-vous sa voix ? Etes-vous reine et mère ?
Si vous l'êtes, venez.

MÉROPE.

Il semble que le ciel
T'élève en ce moment au-dessus d'un mortel.*
Je respecte mon sang ; je vois le sang d'Alcide !
Ah ! parle ; remplis-moi de ce dieu qui te guide.
Il te presse, il t'inspire. O mon fils, mon cher fils !
Achève, et rends la force à mes faibles esprits.

* "Mérope a raison et le spectateur pense comme elle. Mais la conscience d'Egisthe n'est pas un fol oubli de tout danger : le dialogue qui suit prouve qu'il est capable d'examiner avant d'entreprendre."—(*La Harpe.*)

ÉGISTHE.

Auriez-vous des amis dans ce temple funeste ?

MÉROPE.

J'en eus quand j'étais reine, et le peu qui m'en reste
Sous un joug étranger baisse un front abattu ;
Le poids de mes malheurs accable leur vertu :
Polyphonte est haï ; mais c'est lui qu'on couronne :
On m'aime, et l'on me fuit.*

ÉGISTHE.

Quoi ! tout vous abandonne !
Ce monstre est à l'autel ?

MÉROPE.

Il m'attend.

ÉGISTHE.

Ses soldats
A cet autel horrible accompagnent ses pas ?

MÉROPE.

Non : la porte est livrée à leur troupe cruelle :
Il est environné de la foule infidèle
Des mêmes courtisans que j'ai vus autrefois
S'empresser à ma suite, et ramper sous mes lois.†
Et moi, de tous les siens à l'autel entourée,
De ces lieux à toi seul je puis ouvrir l'entrée.

ÉGISTHE.

Seul, je vous y suivrai ; j'y trouverai des dieux
Qui punissent le meurtre, et qui sont mes aïeux.

MÉROPE.

Ils t'ont trahi quinze ans.

* C'est, sous une autre forme, la pensée de Juvénal :

Probitas laudatur et alget.

† Cette disposition, favorable au succès de l'entreprise que médite Egisthe, n'est pas en rapport avec les soupçons du tyran et de son complice Erox.

ÉGISTHE.

Ils m'éprouvaient, sans doute.

MÉROPE.

Eh ! quel est ton dessein ?

ÉGISTHE.

Marchons, quoi qu'il en coûte.
Adieu, tristes amis ; vous connaîtrez du moins
Que le fils de Mérope a mérité vos soins.
(*à Narbas, en l'embrassant.*)
Tu ne rougiras point, crois-moi, de ton ouvrage ;
Au sang qui m'a formé tu rendras témoignage.*

SCÈNE V.

NARBAS, EURYCLÈS.†

NARBAS.

Que va-t-il faire ? Hélas ! tous mes soins sont trahis ;
Les habiles tyrans ne sont jamais punis.
J'espérais que du temps la main tardive et sûre
Justifierait les dieux en vengeant leur injure ;
Qu'Egisthe reprendrait son empire usurpé ;
Mais le crime l'emporte, et je meurs détrompé.
Egisthe va se perdre à force de courage :
Il désobéira ; la mort est son partage.

* Après cette scène, dit La Harpe, on peut s'attendre à tout, et l'on ne peut deviner rien.

† On a reproché à cette scène de livrer le théâtre pendant la crise même à deux personnages subalternes ; La Harpe discute ce reproche et combat en faveur de poëte. "On a fait, dit-il, grand bruit de cette scène, entre deux subalternes, dans un cinquième acte ; on a prétendu qu'elle laissait le théâtre vide. Cela est faux ; Narbas n'est point un personnage subalterne ; et la scène qui n'est que d'une vingtaine de vers, est faite avec tant d'art, qu'elle transporte pour ainsi dire sous nos yeux ce qui se passe derrière le théâtre, le fait pressentir et commence en quelque sorte le récit qui la suit."—(*La Harpe.*)

EURYCLÈS.

Entendez-vous ces cris dans les airs élancés ?

NARBAS.

C'est le signal du crime.

EURYCLÈS.

Écoutons.

NARBAS.

Frémissez.

EURYCLÈS.

Sans doute qu'au moment d'épouser Polyphonte
La reine en expirant a prévenu sa honte :
Tel était son dessein dans son mortel ennui.

NARBAS.

Ah ! son fils n'est donc plus ! Elle eût vécu pour lui.

EURYCLÈS.

Le bruit croît, il redouble ; il vient comme un tonnerre
Qui s'approche en grondant, et qui fond sur la terre.

NARBAS.

J'entends de tous côtés les cris des combattants,
Les sons de la trompette, et les voix des mourants ;
Du palais de Mérope on enfonce la porte.

EURYCLÈS.

Ah ! ne voyez-vous pas cette cruelle escorte
Qui court, qui se dissipe, et qui va loin de nous ?

NARBAS.

Va-t-elle du tyran servir l'affreux courroux ?

EURYCLÈS.

Autant que mes regards au loin peuvent s'étendre,
On se mêle, on combat.

NARBAS.

Quel sang va-t-on répandre ?
De Mérope et du roi le nom remplit les airs.

EURYCLÈS.

Grâces aux immortels, les chemins sont ouverts.
Allons voir à l'instant s'il faut mourir ou vivre.
(*Il sort.*)

NARBAS.

Allons. D'un pas égal que ne puis-je vous suivre !*
O dieux, rendez la force à ces bras énervés,
Pour le sang de mes rois autrefois éprouvés !
Que je donne du moins les restes de ma vie.
Hâtons-nous.

SCÈNE VI.

NARBAS, ISMÉNIE, PEUPLE.

NARBAS.

Quel spectacle ! Est-ce vous, Isménie ?
Sanglante, inanimée, est-ce vous que je vois ?

ISMÉNIE.

Ah ! laissez-moi reprendre et la vie et la voix.

NARBAS.

Mon fils est-il vivant ? Que devient notre reine ?

ISMÉNIE.

De mon saisissement je reviens avec peine :
Par les flots de ce peuple entraînée en ces lieux...

NARBAS.

Que fait Égisthe ?

ISMÉNIE.

Il est... le digne fils des dieux ;

* « Sequitur non passibus æquis. » (VIRGILE, *Æn.* l. II., v. 724.)

Égisthe ! Il a frappé le coup le plus terrible.
Non, d'Alcide jamais la valeur invincible
N'a d'un exploit si rare étonné les humains.

NARBAS.

O mon fils ! ô mon roi, qu'ont élevé mes mains !

ISMÉNIE.

La victime était prête, et de fleurs couronnée ;
L'autel étincelait des flambeaux d'hyménée ;
Polyphonte, l'œil fixe, et d'un front inhumain,
Présentait à Mérope une odieuse main ;
Le prêtre prononçait les paroles sacrées ;
Et la reine, au milieu des femmes éplorées,
S'avançant tristement, tremblante entre mes bras,
Au lieu de l'hyménée invoquait le trépas :
Le peuple observait tout dans un profond silence.
Dans l'enceinte sacrée en ce moment s'avance
Un jeune homme, un héros, semblable aux immortels :
Il court ; c'était Egisthe ; il s'élance aux autels ;
Il monte, il y saisit d'une main assurée
Pour les fêtes des dieux la hache préparée.
Les éclairs sont moins prompts ; je l'ai vu de mes yeux,
Je l'ai vu qui frappait ce monstre audacieux.
" Meurs, tyran, disait-il ; dieux, prenez vos victimes."*
Erox, qui de son maître a servi tous les crimes,
Erox, qui dans son sang voit ce monstre nager,
Lève une main hardie, et pense le venger.
Egisthe se retourne, enflammé de furie ;
A côté de son maître il le jette sans vie.
Le tyran se relève : il blesse le héros ;
De leur sang confondu j'ai vu couler les flots.
Déjà la garde accourt avec des cris de rage.

* Voltaire est ici l'égal des plus grands poëtes. Nulle part la parole n'a représenté plus vivement les objets qu'elle décrit. Toute cette scène est présente aux yeux. On ne peut comparer à ce morceau, comme hypotypose, que le récit de Rodrigue dans *le Cid*, act iv., sc. 3.

Sa mère... Ah! que l'amour inspire de courage! *
Quel transport animait ses efforts et ses pas!
Sa mère... Elle s'élance au milieu des soldats.
" C'est mon fils! arrêtez! cessez, troupe inhumaine!
" C'est mon fils, déchirez sa mère et votre reine,
" Ce sein qui l'a nourri, ces flancs qui l'ont porté!"
A ces cris douloureux le peuple est agité;
Une foule d'amis, que son danger excite,
Entre elle et ces soldats vole et se précipite.
Vous eussiez vu soudain les autels renversés;
Dans des ruisseaux de sang leurs débris dispersés;
Les enfants écrasés dans les bras de leurs mères;
Les frères méconnus immolés par leurs frères:
Soldats, prêtres, amis l'un sur l'autre expirants:
On marche, on est porté sur les corps des mourants,
On veut fuir, on revient; et la foule pressée
D'un bout du temple à l'autre est vingt fois repoussée.
De ces flots confondus le flux impétueux
Roule, et dérobe Egisthe et la reine à mes yeux.
Parmi les combattants je vole ensanglantée:
J'interroge à grands cris la foule épouvantée.
Tout ce qu'on me répond redouble mon horreur.
On s'écrie: " Il est mort, il tombe, il est vainqueur!"
Je cours, je me consume, et le peuple m'entraîne,
Me jette en ce palais, éplorée, incertaine,
Au milieu des mourants, des morts, et des débris.
Venez, suivez mes pas, joignez-vous à mes cris:
Venez. J'ignore encor si la reine est sauvée,
Si de son digne fils la vie est conservée,
Si le tyran n'est plus. Le trouble, la terreur,
Tout ce désordre horrible est encor dans mon cœur. †

* Mon père... Ah! quel courroux animait ses regards.
—RACINE, *Athalie*, act ii., sc. 2.

Voltaire, dans *la Henriade*, ch. ii., nous offre la même coupe de vers, la même suspension, la même répétition:

Un femme... Grand Dieu! faut-il à la mémoire
Conserver le récit de cette horrible histoire!
Une femme...

† "Je ne balance pas à mettre ce récit au-dessus de tous les morceaux du même genre qu'on ait jamais faits, au-dessus même

NARBAS.

Arbitre des humains, divine Providence,
Achève ton ouvrage, et soutiens l'innocence :
A nos malheurs passés mesure tes bienfaits ;
O ciel ! conserve Egisthe, et que je meure en paix ?
Ah ! parmi ces soldats ne vois-je point la reine ?

SCÈNE VII.

MÉROPE, ISMÉNIE, NARBAS, PEUPLE, SOLDATS.

(*On voit dans le fond du théâtre le corps de Polyphonte, couvert d'une robe sanglante.*)

MÉROPE.

Guerriers, prêtres, amis, citoyens de Messène,
Au nom des dieux vengeurs, peuples, écoutez-moi.
Je vous le jure encore, Egisthe est votre roi :
Il a puni le crime, il a vengé son père.
Celui que vous voyez traîné sur la poussière,
C'est un monstre ennemi des dieux et des humains :
Dans le sein de Cresphonte il enfonça ses mains.
Cresphonte, mon époux, mon appui, votre maître,
Mes deux fils sont tombés sous les coups de ce traître.
Il opprimait Messène, il usurpait mon rang ;
Il m'offrait une main fumante de mon sang.

(*En courant vers Egisthe, qui arrive la hache à la main.*)

de celui d'*Iphigénie en Aulide*. Qu'on lise, que l'on compare, et qu'on juge, si le sens de la narration, le choix des circonstances, cette vérité de détails et d'expressions, qui met sous les yeux la chose même, pourrait aller plus loin que dans le récit d'Isménie." —(*La Harpe.*) Si pour ce morceau d'un si bel effet, et justement loué par La Harpe, Voltaire doit beaucoup à Maffei, qu'il a surpassé, il doit aussi quelque chose à Racine qui a comme tracé la marche de cette narration si vive dans le récit plus sobre et moins étendu de Zacharie, dans *Athalie*, act. ii., sc. 2.

Celui que vous voyez, vainqueur de Polyphonte,
C'est le fils de vos rois, c'est le sang de Cresphonte ;
C'est le mien, c'est le seul qui reste à ma douleur.
Quels témoins voulez-vous plus certains que mon cœur ?
Regardez ce vieillard ; c'est lui dont la prudence
Aux mains de Polyphonte arracha son enfance.
Les dieux ont fait le reste.

NARBAS.

Oui, j'atteste ces dieux
Que c'est là votre roi qui combattait pour eux.

ÉGISTHE.

Amis, pouvez-vous bien méconnaître une mère ?
Un fils qu'elle défend ? un fils qui venge un père ?
Un roi vengeur du crime ?

MÉROPE.

Et si vous en doutez,
Reconnaissez mon fils aux coups qu'il a portés,*
A votre délivrance, à son âme intrépide.
Eh ! quel autre jamais qu'un descendant d'Alcide,
Nourri dans la misère, à peine en son printemps,
Eût pu venger Messène et punir les tyrans ?
Il soutiendra son peuple, il vengera la terre.
Ecoutez, le ciel parle ; entendez son tonnerre.
Sa voix qui se déclare et se joint à mes cris,
Sa voix rend témoignage, et dit qu'il est mon fils.

* Ce vers admirable de pensée, de sentiment et d'expression, est gâté par le développement prosaïque qui suit :

A votre délivrance, à son âme intrépide.

Il fallait savoir s'arrêter à temps. Quoi qu'il en soit, jamais identité n'a été constatée plus poétiquement.

SCÈNE VIII.

MÉROPE, ÉGISTHE, ISMÉNIE, NARBAS, EURYCLÈS, PEUPLE.

EURYCLÈS.

Ah! montrez-vous, madame, à la ville calmée : *
Du retour de son roi la nouvelle semée,
Volant de bouche en bouche, a changé les esprits.
Nos amis ont parlé, les cœurs sont attendris :
Le peuple impatient verse des pleurs de joie :
Il adore le roi que le ciel lui renvoie ;
Il bénit votre fils, il bénit votre amour ;
Il consacre à jamais ce redoutable jour.
Chacun veut contempler son auguste visage ;
On veut revoir Narbas : on veut vous rendre hommage.
Le nom de Polyphonte est partout abhorré ;
Celui de votre fils, le vôtre est adoré.
O roi ! venez jouir du prix de la victoire :
Ce prix est notre amour ; il vaut mieux que la gloire.

* "Plusieurs causes peuvent avoir concouru à la perfection de cet ouvrage, où le talent de l'auteur paraît dans sa plus grande maturité. D'abord la simplicité du sujet, le premier où, depuis *Athalie*, on se fût passé d'amour, commandait en même temps les plus grands efforts dans l'exécution, et la plus grande simplicité dans le style. Un écrivain tel que Voltaire ne pouvait se méprendre à cette analogie nécessaire. Ensuite les alarmes qu'on lui donnait de toutes parts sur le succès d'une pièce sans amour, lui firent garder la sienne pendant six ou sept ans, et *Mérope*, composée en 1736, ne fut jouée qu'en 1743. Il eut donc tout le loisir de la revoir ; il sentit la nécessité d'imposer à la critique et à l'envie, et, dispensé d'invention, il put réunir toutes ses forces sur les détails. Enfin, cet esprit flexible, occupé longtemps d'un sujet ancien, se rapprocha plus qu'ailleurs de la manière des tragiques grecs : sut profiter de leur naturel heureux, qu'il avait goûté dans Maffei ; et quand celui-ci outrait leurs défauts en imitant leur simplicité, Voltaire sut se garantir de ce mélange. De tant de secours joints à un si grand talent, il est résulté un des plus beaux modèles de l'art, une tragédie qui est du petit nombre de celles où l'on ait été aussi près de la dernière perfection qu'il soit donné à l'esprit humain d'y arriver."—(*La Harpe.*)

ÉGISTHE.

Elle n'est point à moi ; cette gloire est aux dieux :
Ainsi que le bonheur, la vertu nous vient d'eux.
Allons monter au trône, en y plaçant ma mère !
Et vous, mon cher Narbas, soyez toujours mon père.

NOTES.

ACT I.

SCENE I.

Page 3 *line* 1—Ecartez : Banish. Ecarter, *lit.* to divert, turn aside ; formerly "*escarter*," compound of *ex* and *carte*. *Ecarter*, originally a term of card-playing, means properly to put the cards aside, reject them ; thence by extension to reject generally.

3 2—Goûtez : Enjoy. From *goûter*, *lit.* to taste ; from the Latin *gustare*.

3 5—Mes-ène : Messena, the capital of Messenia, in the Peloponnesus ; now Mavromati.

3 6—Sort de : Rises from.

4 2—Saccagements : Pillaging. From the Italian *sacchegiare*.

4 5—Les organes des lois : The judges.

4 6—Libres : Unfettered.

4 11—Encor : Still. In verse this word may be spelt with or without the *e*, according as two or three syllables are required. Lat., *hanc horam* (up to this hour).

4 14—D'un pas rapide : With hasty steps.

4 15—En foule : In great numbers. *Lit.* crowd.

4 16—Elide : Elis, a country on the west coast of the Peloponnesus.

4 22—De l'homicide : Homicidal. From the Lat. *homicidium* = *homo*, man, and *cædere*, to kill.

4 23—Alcide : Alcides. Name frequently given to Hercules, on account of being the grandson of Alceus.

5 2—Détourner : Divert. *Lit.* to turn away.

5 6—Eplorés : Tear-fraught ; in tears, weeping.

5 7—Pleurez : Mourn. *Lit.* weep.

5 10—S'accrut : From *accroître*. Not to be mistaken with *accroire*.

5 15—Dont il sort : From whom he springs.

5 16—En butte à : Exposed to.

Page 5 *line* 20—Perisse la marâtre : May that stepmother perish. Marâtre (from the Low Lat. *matrasta*, dim. of *mater*) meant formerly stepmother only, but is nowadays and in this passage used as an abusive term. Belle-mère is the polite expression for stepmother.

5 23—Hériter : This verb is always followed by the preposition de. Notice.—Il a hérité d'une grande fortune ; il a hérité de sa tante.

6 2—Que m'importe : What avails me.

6 2—Ce jour que je respire : This life. Respirer le jour, *lit.* to breathe the day, is often used in poetry for *vivre*, *exister*.

6 3—Je dus y renoncer alors que : I was obliged to renounce it at the time when.

6 9—Sanglants : Covered with blood.

6 9—Embrasées : In flames. Embraser, to set on fire (not to be confounded with embrasser, to embrace, from Lat. *in* and *brachia*), is derived from *en* and *braise* (burning embers), from Old Germ. *brasen*, to burn ; from *bras*, fire.

6 10—Lambris : Ceilings. *Lit.* panellings ; from Old French *lambre* and the Lat. *lamina*.

6 13—Nageant : Sweltering. *Lit.* to swim, from Lat. *navigare* (used by Ovid for "to swim"), by regular contraction of *navigare* to *nav'gare*, whence *nager*.

6 16—Trépas (Lat. trans. *passus*) is often used in poetry instead of *mort*.

Scene II.

7 4—Pénée : Peneus, a river of Elide, now Gestouni.

7 5—Olympie : A sacred region in Elide, where the Olympian games were held.

7 5—Salmonée : Name of a town in Elide founded by Salmoneus, son of Æolus.

7 6—Climats : Countries.

7 7—Dérobe : Conceals. Dérober, *lit.* to steal, is derived from *de* and *raubare*, to steal, which is to be found in the sixth century (Si quis in via alterum adsalierit et cum raubaverit.—*Lex Salica*). Raubare comes from the Germ. *rauben*, to spoil, to steal, to rob.

7 15—Tranché les destins : Cut the thread of life.

7 18—De carnage abreuvés : Drenched with slaughter.

8 3—Le fit naître : Gave him birth.

8 7—Servir : To be a subject. *Lit.* to serve.

Page 8 *line* 9—Jupiter: Jupiter (Jove), a son of Saturn, the chief god among the Greeks and Romans.
8 14—Notice the difference between *plaindre*, to pity, and *se plaindre*, to complain.
8 15—L'emporte: Prevails, triumphs. *Lit.* to carry off; formerly *enporter*, for *entporter*, from the Lat. *indè portare.*
8 17—A la brigue: To intrigue.
8 21—Héraclides: The descendants of Hercules are called thus.
9 1—Dont: By which.
9 3—Pylos: Name of town in Messenia, now Navarino.
9 3—Amphryse: Amphrysus *or* Ambrysus, small town in Phocis.
9 6—Il touche à la couronne: He is on the point of gaining the crown.
9 7, 8—Notice the use of *ne.*
9 9—Egorgea: Slaughtered. Egorger, *lit.* to cut the throat of; from *é* and *gorge;* from the Lat. *gurges*, an abyss; hence, by metonymy, the throat.
9 13—Attentats: Guilty deeds, crimes. Lat. *attentare*, to seek to corrupt, to attack, to assail.
9 14—Porte: Directs.

SCENE III.

9 18—Balancer: Hesitate. (From balance, Lat. *bilancem*, acc. of *bilanx*, having two scales or basins.) *Lit.* to move on one side and to the other like the basins of a pair of scales.
10 4—Lie: Unites. Lier, *lit.* to bind, from the Lat. *ligare.*
10 7—Blanchi: Grown grey. Notice.—*Rougir*, *noircir*, *jaunir*, etc.
10 9—Appas: Charms. This word is always used in the plural. It is, in fact, the plural of *appât.*
10 10—S'effaroucher de: Take alarm at.
10 13—Bandeau: Diadem. *Lit.* headband. Notice.—Avoir un bandeau sur les yeux, to be blindfolded.
10 15—N'en croyez pas: Be not ruled by.
10 20—Comble: Height. *Lit.* top, summit, fulfilment; from the Lat. *cumulus.*
10 22—Epouser: Notice the difference between *épouser*, *se marier*, and *marier.*
10 28—Su: Known how.
11 9—Au mépris de: In contempt of. *See* page 8, line 5, sc. ii.

Page 11 *line* 13—Mânes: Manes, shade. From the Lat. *manes.*
11 14—Eperdue: In dismay.
11 24—Etalerait: Would display.
12 14—Fit: Established.
12 19—Et—et: Both.
12 32—A force de: By dint of.
12 33—Relevés: Reconstructed, rebuilt.
12 34—Jusques à . . . : Till. *Jusques* or *jusque;* the former used only before vowels, the latter used in any case, provided an apostrophe takes the place of the *e* before a vowel.

Scene IV.

13 2—Gré: Will. From the Lat. *gratum.* Notice the expression: Bon gré, mal gré, willing or unwilling.
13 6—Franchisse: Leap over.
13 16—Abusés: Deluded.
13 18—Rejeton: Offspring. From the verb rejeter; the Lat. *rejectare.*
13 24—Issu: Sprung from. Past part. from the Old French *issir*, Lat. *exire.* Notice.—Cousins issus de germains=enfants de deux cousins germains.
14 1—Dont: Over whom.
14 2—Jadis: Of old, of yore, formerly; compound of *ja* and *dis. Ja* is from the Lat. *jam; dis* from *dies.*
14 7—Courriers: Messengers. Notice.—Le jour du courrier, post-day; Par le retour du courrier, by return of post; L'heure du courrier, post time; Faire son courrier, to get one's letters ready for the post.
14 9—Se démentir: Contradict itself.
14 12—A pas lents: With tardy steps. Compare page 4, line 14.
14 14—Veille à: We say also veiller *sur.* On veille *à* une chose, *à* son exécution, *à* ce qu'elle se fasse. On veille *sur* ce qui se fait, *sur* les gens qui font la chose; on veille *sur* les objets, *sur* les personnes, *sur* ce qu'on a dans sa dépendance, en sa garde.
14 15—Satellite: Satellite. From the Lat. *satellitem.*
14 27—Encore ce crime: Yet this one crime.
14 29—Hymen: Hymen. From Lat. *hymen.*
15 2—Dot: Dowry. From Lat. *dotem.* The *t* is generally sounded in this word.

Page 15 *line* 10—En partage : As his share.
15 11—Balance : Hesitates, wavers. *See* page 9, line 18.
15 13—Fer : Sword. *Lit.* iron ; the material of which a thing is made for the thing itself.
15 14—Séduire : Captivate.
15 15—L'hydre du peuple : Hydra-headed people. From the Lat. *hydra.*

ACT II.

Scene I.

16 6—Dégouttante : Dripping. Distinguish between *dégoutter*, to drip ; and dégoûter, to disgust.
17 8—Nourris : Brought up.
17 10—N'importe : No matter.
17 11—Clartés : Informations.
17 13—Peut être j'en crois trop : Perhaps I am too much guided by.
18 6—Opprobre : Shame. From the Lat. *opprobrium.*
18 7—Parti : Step.
18 12—Hyménée : Marriage. From the Lat. *hymenæus.*
19 10—Respire : Lives.
19 13—Brûlaient : Longed.

Scene II.

19 16—Retentit jusqu'à moi dans le fond : Has resounded even to me in the depth.
20 4—Dehors : Exterior.
20 11—A tranché : Cut short. Littré, contrary to the opinion of Diez and Brachet, maintains the Lat. *truncare* as the etymology of trancher. *Cf.* English : trench, retrench, trencher ; French : tranchée, retrancher, tranchoir ; une tranche, a cut, a slice.
20 20—J'en atteste le ciel : I take heaven as a witness. Attester, to attest. From Lat. *attestari.*
20 21—Pamise : Pamisus, a river of Messenia.
20 22—Hercule : The god of strength.
21 19—Flots : Torrent. Flot, which in the twelfth century was spelt fluct, comes from the Lat. *fluctus*, flow, flood, wave, billow.
21 21—Rendre les armes : To lay down one's arms.

Page 21 *line* 22—Madame : My lady. Dame, Lat. *domina*, was at first a title given to the wife of a lord, a knight, a nobleman. Madame is nowadays used in speaking to women of all classes.

21 25—Que : How.

21 26—Démêler : Discover. *Lit.* to disentangle.

22 1—Des rapports si doux : So pleasing a resemblance.

22 6—Faire naître : To give birth.

22 11—Etat : Profession.

22 16—Faible étincelle : A light hope (glimmering). Formerly *estincelle*, from the Lat. *scintilla*.

22 21—Polyclète : The adopted name of Narbas.

22 21—Sirris : The name of Narbas' wife.

22 23—Avilit : Demeans.

23 7—Séduit : Led away.

24 5—Suit : Is the consequence of. From *suivre*, to follow.

Scene III.

24 12—Emporte : Gains the mastery, triumphs.

24 14—C'en est fait : It is all over, it is done.

25 12—Ce peu : These few.

Scene IV.

26 4—A force de : By dint of.

Scene V.

26 8—Je n'en ai plus : I have none remaining. Notice.—The use of *en*. When a number, or an adverb of quantity, or a noun of quantity or measure is not followed by its noun, that noun is replaced by *en*. J'en ai deux ; J'en ai beaucoup ; J'en ai deux bouteilles.

26 8—Lassé : Tired, wearied. From the Lat. *lassus*, akin to *languidus* and *laxus*, faint, languid, exhausted.

26 9—N'importe. *See* page 17, line 10.

27 4—Semé : Overspread. *Semer*, *lit.* to sow.

27 10—Séducteur : Deceiver, adventurer.

27 16—On vient de : They have just.

27 19—Hardies : Daring.

28 4—En : With it. Refers to armure.

28 16—Sépulture : Grave. From the Lat. *sepultura*.

Scene VI.

Page 29 *line* 4—D'Egisthe on a tranché les jours: The life of Egisthus has been brought to a close.
29 7—En jouit: Delights in them; profits by them.
29 15—Glaive: Sword. From the Lat. *gladius.*
29 15—Thémis: The goddess of justice.
29 20—Porte: Strike, give.
30 3—Ma main est à ce prix: This price I set upon my hand.
30 4—La: It. Refers to hand.
30 5—Fumante: Reeking with blood.

Scene VII.

30 11—M'arrachera la vie: Shall tear from me my life.
30 18—Moi, vivre! moi. Notice.—The use of the disjunctive pronoun for the sake of emphasis.
30 20—Dévorant: Swallowing.

ACT III.

Scene I.

31 2—Retenir: To curb. *Lit.* to retain, to keep back. From the Lat. *retinere.*
31 2—Fougue: Spirit.
31 3—Emporté is an adjective here.
31 6—De quel front aborder: With what countenance approach.
31 11—Climats: *See* note page 7, line 6.
31 22—Coûter des larmes: Cause to shed tears.

Scene II.

32 8—Percer: Penetrate.
32 9—Ministre: Agent.
32 11—Qui que vous soyez: Whoever you may be.
33 2—Lavée: Bedewed. *Laver, lit.* to wash, from the Lat. *lavare.*
33 8—Inouïs: Unheard of. From *ouïr* to hear, formerly *oir*, from the Lat. *audire.*
33 20—Assurée: Certain.

Page 34 *line* 7—Doit couler: Is to flow. *Devoir, lit.* to owe. Notice.—When to be is followed by an infinitive, translate it by *devoir* or *avoir à*. The same with: She has to go out, Elle doit sortir, *or* Elle a à sortir.

Scene III.

34 19—Tout le reste: All the others.
34 22—Fait verser: Causes to be shed.

Scene IV.

35 7—Il le faut: He must do so, he must name them.
35 8—Comble: Height.
35 20—J'entrevois de la mort la douloureuse image: I behold dimly the painful image of death. *Entrevoir, lit.* to catch a glimpse of.
36 1—Que j'en suis attendri: How I am affected by it.
38 10—Empêchez qu'on achève le crime: Prevent the crime from being consummated.
39 7—Je me meurs: I am dying. *Se mourir*, to be dying, to die away, is seldom used except in the pres. and imperfect indicative.
39 12—Usés: Worn out, used up.
39 12—Revenant à elle: Regaining consciousness.
39 21—Ne m'est-il donc rendu que pour: Is he then restored to me only to?
40 4—Malgré, prep.: In spite of. From *mal* and *gré*, Lat. *gratum*.

Scene V.

40 8—Au supplice: To death.
40 17—Prétend l'interroger: Means to question him.
41 5—Font au roi quelque ombrage: Give some suspicion to the king.
41 9—Dût sa politique: Though his policy should.
41 11—Quel coup de fondre: What a thunderclap.
42 15—Perçant à peine une foule égarée: Making my way with difficulty through a wild multitude.
42 16—J'emportai: I carried off. Languissants, drooping
42 18—Seize ans: Translate, Durant 16 ans.
42 20—Arrache: Save.

Scene VI.

Page 43 *line* 19—A votre bras : In your hands.
43 20—Deviez : Were to.
44 4—Différé : Delayed.
45 1—Egare : Bewilders.
45 11—Déplaisir : Sorrow, affliction (from *displicere, dis* and *placere*). Notice.—*Plaisir* is now a subst., but it was formerly the inf. of the old verb *plaisir* (Lat. *placere*), which is now *plaire.*

ACT IV.

Scene I.

47 1—Emportements: Transports of indignation.
47 3—Eclairé : Penetrated into.
47 7—Le : Them. Refers to people.
47 8—M'asservit : Subjects to me.
47 11—A son gré : According to her own pleasure. *See* page 13, line 2.
47 18—Je n'attendais pas (trouver *or* rencontrer) : I did not expect to meet with.
48 10—Me répondez-vous bien qu'il m'ait défait : Do you quite guarantee that he has rid me of.
48 22—Il suffit : It is enough, no other reasons are necessary.
49 1—Pour jamais, instead of à jamais : For ever. *Jamais* means prop. ever, but when joined to a negative, and even without the negative (which is understood), it means never. Il le fait plus que jamais, he does it more than ever ; Il ne le fait jamais, he never does it ; Le faites-vous quelques fois ? Non, jamais. Do you sometimes do it ? No, never.
49 16—Tantôt : Just now. Notice.—Je le verrai tantôt, I shall see him by-and-by (in the course of the day). A tantôt is used instead of au revoir : Depuis tantôt six mois, some six months since. Tantôt repeated expresses alternative : Tantôt l'un tantôt l'autre, sometimes one sometimes the other. Le tantôt has the meaning of the afternoon.
49 19—A travers : Through. Compare with *au travers ;* the latter is always followed by the preposition *de ; à travers* is not.

Scene II.

Page 50 *line* 2—Au sang, *for* dans le sang. Notice.—Se baigner à la mer, to bathe in the sea.
50 6—Peu de chose : Of little importance.
51 14—Tarir la source : To dry up the source. *Tarir* is derived from the O H. Germ. *tharrjan*, to dry up.
52 3—J'atteste : I take as a witness.
52 5—Dessillé : Open (eyelids) In Old French *déciller*.
52 16—La nature : Translate, La voix de la nature.
53 1—Va, in this line, loses its original meaning, and must be translated by some equivalent expression in harmony with the situation.
53 7—Noyés : Bathed. *Noyer*, *lit.* to drown ; formerly *noier*, Lat. *necare*, properly to put to death, then to drown.
53 14—Tenir lieu de père : To supply the place of a father, to act as a father.
53 24—Les fers : Chains.
54 10—Dont on me fait sortir : From whom I am said to descend.
54 17—Il m'est déjà remis : He is already in my hands.
55 1—Il y va de sa vie : His life is at stake.
55 11—En un mot : In short.
55 12—Au sortir de : On leaving.
55 18—Ou . . . ou : Either . . . or.
56 2—En roi : Like a king. Notice.—Vivre en grand seigneur, to live in great style.

Scene IV.

57 3—C'en est fait : *See* page 24, line 14.
57 3—Désormais : Henceforth. Old French *dès ore mais*. *Ore* is from the Lat. *hora ; mais* from *magis*. Dès ore mais properly means from this hour forward ; *i.e.*, dating from this present hour.

Scene V.

57 8—Nouveauté : Change. Notice.—Nouveautés, fancy articles ; magasins de nouveautés, linendraper's shop.
57 12—Le grand prêtre : The high priest.
57 18—Allégresse : Joy.
57 23—Voie : Way. From the Lat. *via*.
58 13—Au bord du cercueil : On the point of being put to death. *Lit.* on the edge of the coffin.
58 14—Coup d'œil : Glance.
58 18—D'un cœur : With regard to a heart.

ACT V.

Scene I.

Page 59 *line* 10—Arroser: To bedew. *Lit.* to water, to sprinkle.
59 14—Un nouveau jour m'éclaire: A new light breaks upon me.
59 16—Je sers: I am a slave. *Lit.* I serve.

Scene II.

61 3—Veut bien. The present of *vouloir* generally means to will, to command; but, if the word *bien* is added to it, it softens the expression and gives it the sense of a consent. Je veux bien que vous veniez, I consent that you should come.
62 5—Lors: Then. Formerly *lores*, originally *l'ores*; from the Lat. *illa hora*. Notice.—Lors is hardly used now by itself; lors que, dès lors, etc.

Scene III.

63 1—En: Refers to conseil (line 24, page 62).
63 9—Tout faible qu'il est: Weak as it is.
63 12—Frein: Restraint. *Lit.* curb, bit (for a horse); from the Lat. *frenum*, bridle, bit, curb.
63 15—Qui ne peut se résoudre: He who cannot form a resolution (make up his mind).
63 17—Voi: Observe the omission of *s*.

Scene IV.

64 1—We should say in prose: Ose m'envoyer.
64 11—Davantage: Syn. of *plus*. *Plus* and *davantage* must not be used indiscriminately: *plus* is followed by *de* or *que; d'avantage* or *davantage* is used alone, at the end of a sentence. *Davantage* may be followed by an object which belongs to a preceding word, as: Il est content de vous, mais il l'est bien davantage de votre frère; *i.e.* content de votre frère.
64 15—Trop: Excess. *Trop* is a substantive. See page 65, line 2; *peu* used substantively.
65 3—Joug: Yoke. From the Lat. *jugum*.

Page 65 *line* 5—Haï, *frcm* haïr : To hate. This verb keeps the diæresis over the *i* (ï) throughout its conjugation, except in the three persons sing. of the pres. ind., and the second person sing. of the imperative.

65 16—Les siens : His men, his followers. Notice.—Les miens, les tiens, les nôtres, etc., is used to designate those who have some connection with the speaker, the person spoken to, or the one spoken of. It may mean relations, soldiers, partisans, etc., according to context.

66 3—Quoi qu'il en coûte : Whatever it may cost.

Scene V.

67 1—Elancés : Sent forth.

67 10—Fond : Falls.

67 18—On se mêle : They are mingling in confusion.

68 1—Grâces : Thanks. *Grâce*, *lit.* grace, favour. From the Lat. *gratia.*

68 3—D'un pas égal : With an equal step. *See* page 4, line 14, and page 14, line 12.

Scene VI.

69 10—Femmes : Female attendants.

69 19—Je l'ai vu de mes yeux : Compare Molière's "Tartuffe," Act v., sc. iii. :—

> Je l'ai vu, dis-je, vu, de mes propres yeux vu,
> Ce qu'on appelle vu.

69 28—Confondu : Commingled.

70 6—Flancs : Womb.

70 13—Méconnus : Unknown to each other.

Scene VII.

71 16—Fumante : Reeking.

72 10—Méconnaître : Mistake.

Scene VIII.

73 2—Semée : Spread.

French Literature.

Barrère, Les Écrivains français, leur vie, et leurs œuvres ; ou Histoire de la Littérature française, 500 pages, Crown 8vo. Cloth, 6s. 6d.

Constans, Chrestomathie de l'ancien français (IX^{e}—XV^{e} siècle). Précédée d'un tableau sommaire de la Littérature française au moyen âge, et suivie d'un glossaire étymologique détaillé. (Ouvrage couronné par l'Académie française), 500 pages, Demy 8vo. Boards, Cloth back, 7s.

Demogeot, Histoire de la Littérature française, depuis ses origines jusqu'à nos jours, augmentée d'un appendice contenant 1°. L'indication des principales œuvres publiées de 1830 à 1889—2°. Les sources —3°. La série chronologique des noms cités. 750 pages, Crown 8vo. Paper Cover, 4s.

——— Textes Classiques de la Littérature française. Extraits des Grands Écrivains, avec notices biographiques, appréciations littéraires, notes, etc. Recueil servant de complément à "l'Histoire de la Littérature française" :—

Vol. I.—Moyen âge, 16^{e} et 17^{e} siècles. 570 pp., Crown 8vo. Boards, 3s.

Vol. II.—18$_{e}$ et 19^{e} siècles. 570 pages. Crown 8vo. Boards, 3s.

La Harpe, Études sur la Littérature française. Corneille—Racine. Extraits du "*Cours de Littérature*" de J. F. La Harpe. Edited by J. Bué. 240 pages, Crown 8vo. Cloth, 3s.

Lanson, Histoire de la Littérature française, depuis les origines jusqu'à la plus présente actualité. Avec notes biographiques, une bibliographie succincte et substantielle faisant connaître les principales éditions et les principaux ouvrages à consulter pour chaque auteur, tableaux chronologiques des principales œuvres de la littérature française, etc., etc. 1174 pages. Crown 8vo. Cloth, 4s. 6d.

Masson, Outlines of French Literature. Leading Facts and typical Characters. A short Guide to French Literature with Chronological Tables, Index, etc. Cloth, 1s. 6d.

Merlet, Études littéraires sur les classiques français ; revues, continuées et mises au courant des derniers programmes et des travaux les plus récents, par E. Lintilhac:—

Vol. I.—Corneille, Racine, Molière. Crown 8vo. Paper Cover, 4s.

Vol. II.—Chanson de Roland, Villehardouin, Joinville, Froissart, Commynes, Montaigne, Pascal, La Fontaine, Boileau, Bossuet, Fénelon, La Bruyère, Montesquieu, Buffon, Voltaire, Lettres choisies du XVII^{e} et XVIII^{e} siècles. Crown 8vo. Paper Cover, 4s.

Vapereau, Esquisse d'Histoire de la Littérature française, fournissant les matériaux d'une étude exacte et précise de la Littérature française. 118 pages, Crown 8vo. Cloth, 1s. 6d.

——— Éléments d'histoire de la Littérature française, contenant une esquisse générale, une suite de notices sur les époques, les genres et les principaux écrivains, avec extraits, etc.

Vol. I.—Des origines au règne de Louis XIII. Cloth, 3s. 6d.

Vol. II.—Règnes de Louis XIII. et de Louis XIV. Cloth, 3s. 6d.

Materials for French Translation. Short Extracts from Standard English Authors graduated as regards difficulty and length, and selected so as to represent every kind of writing. Edited, with Notes, by C. A. FEDERER, L.C.P. Professor of French at the Bradford Technical College. Crown 8vo., 100 pages. Cloth, 1s. 6d.
THE KEY TO THE ABOVE. *(For Teachers only.)* 2s. 6d.

Class Book of French Composition. A compilation of amusing and interesting pieces accompanied by Grammatical Rules referring to each piece to be translated into French, and a comprehensive Vocabulary, by P. BLOUËT, B.A., Officier d'Académie, formerly French Master St. Paul's School. Crown 8vo., 200 pages. Cloth, 2s. 6d.
KEY TO THE SAME. *(For Teachers only.)* 2s. 6d. net.

Half-Hours of French Translation; Extracts from the best English Authors to be rendered into French; and Passages translated from Contemporary French Writers to be re-translated; arranged progressively with Idiomatic Notes, by A. MARIETTE, M.A., formerly Professor and Examiner of the French Language and Literature at Queen's College, London, etc. New Edition. Crown 8vo., 392 pages. Cloth, 4s. 6d.
KEY TO THE SAME. Crown 8vo., 280 pp. Cloth, 6s.

Chronicles of War. Selected from Standard English Authors, for translation into French. A French Composition Book for Military Students, Army Candidates, and Advanced Pupils. With Grammatical and Historical Notes, Biographical Notices, and an English-French Vocabulary of Military Terms, &c., by A. BARRÈRE, Officier de l'Instruction Publique; Professor of French, Royal Military Academy, Woolwich; Examiner to the War Office, the Royal Naval College, &c. Crown 8vo., 230 pages. Cloth, 3s.

Extracts in English Prose from the best Authors, arranged progressively for Translation into other Languages at sight. Edited by N. PERINI, F.R.A.S., Professor of the French Language and Literature; and Professor of Italian at King's College, London, at the Royal College of Music, and at Dulwich College, etc., etc. Demy 8vo., 112 pages. Cloth, 2s.

English Passages for Translation into French. Advanced Texts. One hundred Extracts from one hundred Authors for Translation at Sight, including Beaconsfield, John Bright, R. Buchanan, Hall-Caine, Wilkie Collins, Darwin, Dickens, G. Eliot, J. A. Froude, H. Rider Haggard, C. Kingsley, Rudyard Kipling, A. Laing, Macaulay, Ruskin, Sir W. Scott, Swift, Thackeray, etc., etc. Specially selected to accustom Army Candidates and Advanced Students to every kind of Style, and to extend the Range of their Vocabulary. By L. SERS, B. ès L., French Master of Wellington College. Crown 8vo. Cloth, 2s. 6d.

"A collection of examples of good English prose of very considerable literary interest." *School Board Chronicle.*

". . . . providing good and varied material for full and steady practice in French Composition."—*Schoolmaster.*

"The selections are judiciously made, and the worst cannot but prove a useful help in French teaching."—*Aberdeen Journal.*

" . . . will serve as excellent unseens."—*Dundee Advertiser.*

French Composition & Translation.

The Children's Own Book of French Composition. Easy Exercises in Idiomatic Construction for the Use of Young People :—

ENGLISH PART, by the Rev. E. C. D'AUQUIER, M.A., with Preface by J. BUÉ, Hon. M.A. (Oxon.), Taylorian Teacher of French, Oxford. Crown 8vo., 190 pages. Cloth, 1s. 6d.

FRENCH PART, by E. JANAU, Assistant French Master at Christ's Hospital, London. Crown 8vo., 200 pages. Cloth, 1s. 6d.

Primer of French Composition. Anecdotes, Fables, etc., specially written in easy English, with Grammatical Notes and a Complete Vocabulary, by P. BLOUET, B.A., Officier d'Académie, formerly Head French Master of St. Paul's School. 80 pages, small 8vo. Cloth, 1s.

Introductory Lessons in French Composition, by F. JULIEN, Officier d'Académie; French Master of the King Edward's Grammar School, Five Ways, Birmingham.

BOOK I., Elementary Exercises. Crown 8vo., 124 pp. Cloth, 1s. 6d.

BOOK II., Easy Anecdotes and Fables for Translation into English, with English Exercises thereon. Crown 8vo., 124 pages. Cloth, 1s. 6d.

N.B.—These two small volumes form a Complete Elementary Course, with the "*Practical Lessons in French Composition.*"

Practical Lessons in Elementary French Composition. Grammatical Rules, three hundred Sentences bearing upon same, with Vocabulary, graduated Anecdotes with Notes and Special Vocabulary for each piece of Translation, Model of Subject Composition, etc., etc., by F. JULIEN, Officier d'Académie; French Master, King Edward's Grammar School, Five Ways, Birmingham. Crown 8vo., 230 pages. Cloth, 2s. 6d.

Elements of French Composition. An Easy and Progressive Method for the Translation of English into French. Containing an Introduction, Comparison of the French and English Syntaxes, Exercises on the Principal Rules of the Syntax, 125 Progressive Pieces for Translation, with Footnotes, References, and Special English-French Vocabularies to each Piece, by V. KASTNER, M.A., Officier d'Académie, Hon. Fellow of Queen's College, London; and Professor of French Language and Literature Victoria University, Manchester. Crown 8vo., 250 pages. Cloth, 2s.

KEY TO THE SAME. *(For Teachers only.)* Cloth, 2s. 6d.

The First Book of French Composition. Materials for Translating English into French for Elementary Classes, with Notes and Comprehensive Vocabularies, by A. ROULIER, Univ. Gallic., late French Master of the Charterhouse School, etc., etc. Crown 8vo., 150 pages. Cloth, 1s. 6d.

KEY TO THE SAME. *(For Teachers only.)* Cloth, 2s. 6d.

The Second Book of French Composition. Materials for translating English into French, for advanced classes, by the same Editor. Containing a recapitulation of the Rules explained in the "*First Book of French Composition*," a theoretical part illustrated by short Exercises, Extracts arranged in progressive order of difficulty, *without Rules*, but accompanied, *at first*, by a minimum of Notes, together with Examination Papers set in the University of London and elsewhere. Crown 8vo., 320 pages. Cloth, 3s.

KEY TO THE SAME. *(For Teachers only.)* Cloth, 3s.

MANUEL A L'USAGE DES CANDIDATS AUX EXAMENS PUBLICS.

By H. BELCHER, M.A., *Rector of the High School of Otago.*
A. DUPUIS, B.A., *Chief French Master, King's College School, London.*

Demy 8vo., cloth, 4s.

THIS BOOK CONTAINS THREE PARTS.

THE FIRST PART consists of a Selection of Papers set by the Universities, the Civil Service Commissioners, and other Examining Boards. The range of the Examinations is such as boys leaving Public Schools are expected to be able to pass—*e.g.*, the Oxford and Cambridge Joint Board, the University of London Matriculation Examination, the Preliminary Army Examination, &c. The Grammar, the Translation, and the Composition Papers have been separated and printed continuously.

THE SECOND PART consists of a Higher Grade Examinations, Honours of the University of London, Oxford Final Schools, &c ; and the Grammar, the Translation, and the Composition Papers are treated as Part I.

THE THIRD PART consists of the Examination for the Taylor Scholarship at Oxford and the D.Lit. Examination of the University of London.

All the Papers are fully annotated, and the more difficult questions are answered.

QUESTIONS AND EXERCISES ON THE GRAMMAR AND IDIOMS OF THE FRENCH LANGUAGE.

By N. PERINI, F.R.A.S.,

Professor of the French Language and Literature, and Professor of Italian at King's College, London, at the Royal College of Music, and at Dulwich College, etc., etc.

Demy 8vo., cloth, 2s.

ARMY & NAVY GERMAN EXAMINATION PAPERS.

Compiled from papers recently set at Public Examinations, and including Extracts giving descriptive Narratives, short Anecdotes, Accounts of Sieges and Battles, &c. Edited, with a full German-English Vocabulary, by

J. F. DAVIS, D.LIT., M.A. (LOND.),

Assistant Examiner in the University of London, Examiner of Schools for the same University, etc., etc.

Crown 8vo., cloth, 3s.

This work will be found useful as a German Reader, or as a Hand-book of unseen passages, by pupils preparing for the Oxford and Cambridge Local Examinations.

QUESTIONS AND EXERCISES ON THE GRAMMAR AND IDIOMS OF THE GERMAN LANGUAGE.

With answers to the most important questions, and a repetition of all the questions at the end of the book. Compiled for the use of candidates preparing for the higher examinations, and for the Upper German classes in schools.

By LOUIS HAPPÉ,

Assistant Master at Dover College.

Demy 8vo., cloth, 3s.

A HANDY BIBLIOGRAPHICAL GUIDE to the Study of the German Language and Literature.

Compiled for the use of Candidates for Examinations and advanced Students.

By KARL BREUL, M.A., PH.D.,

Cambridge University Lecturer in German, etc., etc.

Crown 8vo., cloth, 2s. 6d.

SPIERS' NOTE-BOOK FOR MODERN LANGUAGES.

The object of this Note-Book is to encourage and facilitate the systematic taking down of Notes from Lectures or Private Reading in the Foreign Languages. Cloth, 8d.